

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

DE PEMBROKE A LA BAIE D'HUDSON.

AVANT-PROPOS.

Monseigneur N. Z. Lorrain, évêque de Cythère et vicaire apostolique de Pontiac, devant entreprendre, dans le cours de cet été, la visite de ses missions sauvages du haut de l'Ottawa et de la baie d'Hudson, me proposa, l'automne dernier, de l'accompagner. Il s'agit, ni plus ni moins, de faire un trajet de seize cents milles en canot d'écorce, sur des rivières et des lacs superbes, à travers des forêts profondes, dans l'étendue de solitudes sans limites. Je n'eus garde de refuser une aussi belle promenade.

Pour mieux jouir de ce voyage, j'ai voulu, avant de partir, étudier l'histoire des missions que nous allons visiter, les mœurs des tribus sauvages avec lesquelles nous devons entrer en contact, les hauts faits d'armes que nos ancêtres ont accomplis sur ces plages lointaines, les travaux de cette puissante compagnie qui a exploité avec tant de science les pelleteries de ce vaste territoire, les découvertes géologiques et minéralogiques que des explorateurs récents ont mis au grand jour ; et sur tous ces sujets j'ai pu réunir une masse assez considérable d'informations.

La baie d'Hudson, grâce à la richesse de ses fourrures, a occupé une place prééminente dans les premiers temps de la colonie : les traiteurs, et après eux les gouvernants de la France et de l'Angleterre s'en sont disputés la possession avec acharnement. Après la conquête, ce pays, pour la plupart d'entre nous, est tombé dans l'oubli, et pendant plus d'un siècle il est resté comme enveloppé dans les voiles de l'inconnu. Mais voici que de nos jours il attire de nouveau l'attention publique. Depuis 1877 la commission géologique envoie, chaque année, quelques-uns de

ses membres explorer les côtes de la Baie ainsi que les cours des principales rivières qui s'y déchargent. Les habitants du Nord-Ouest demandent, à grands cris, par la voie de leur journaux et de leurs assemblées publiques, la construction d'une voie ferrée entre Winnipeg et Churchill, afin d'avoir par mer, avec Liverpool, une communication plus facile et moins dispendieuse. Enfin le gouvernement canadien, après une étude sérieuse de la part d'un comité spécial nommé par la Chambre des Communes pendant la dernière session, s'est décidé d'envoyer, pour une période de trois ans, dans ces mers encore peu connues, un vaisseau chargé d'étudier toutes les questions qui se rattachent à la *navigabilité* de la baie et du détroit d'Hudson, telles que direction des courants, phénomènes météorologiques et astronomiques, hauteur des marées, mouvement et nature des banquises, relevements hydrographiques, époque de la débâcle, date de la formation des glaces sur les rivières et le littoral de la Baie, etc. Du reste, dans tous les temps, cette contrée a été le théâtre soit des luttes les plus héroïques de nos annales militaires, soit des courses les plus aventureuses de nos hardis découvreurs, soit des dévouements les plus apostoliques de notre foi.

Pour toutes ces raisons, j'ai cru que je ne serais pas désagréable aux lecteurs de la *Revue*, en leur présentant dans ces pages une étude sur la baie d'Hudson, en leur communiquant le résultat et le résumé de mes recherches, mêlés aux impressions de notre voyage et à la description des lieux que nous aurons traversés. Comme à tout voyageur j'ose espérer qu'on voudra bien m'accorder une certaine liberté pour les digressions, et l'indulgence la plus complète pour toute absence d'art et de littérature. Sans plus de préambule, j'entre en matière. A tout seigneur tout honneur, commençons par Pembroke.

I

PEMBROKE

C'est le onze Juin 1884, il est sept heures du soir. Trois prêtres, en la compagnie de Sa Grandeur Mgr N. Z. Lorrain, évêque de Cythère et vicaire apostolique de Pontiac, sont assis sur la galerie supérieure de la résidence épiscopale, à Pembroke. A leurs pieds la ville descend par gradins jusqu'au bord des eaux. Devant eux, du côté de l'Ouest, jusqu'à une distance de huit

milles, la vue s'étend sur le lac des Allumettes, nappe d'eau en ce moment tranquille où semblent se jouer en reflets scintillants, les rayons du soleil à son déclin, et d'où leur arrive, après les chaleurs du jour, la bise rafraîchissante. Vis-à-vis, au Nord, dans le lit de l'Ottawa, est couchée l'île des Allumettes, campagne unie, couverte de moissons ondulantes, entrecoupée de bosquets verdoyants, et, par delà, bornant l'horizon, s'élèvent, dénudées, sombres et noires, les montagnes de Pontiac. Dieu, pour récréer l'œil et l'esprit de l'homme, a semé ici et là par ce vaste univers de bien beaux paysages, cependant nulle part avec plus de profusion qu'en notre heureux pays.

— Monseigneur, quelle est la population de votre ville ?

— Un peu plus de trois mille âmes.

— Là dessus, combien de catholiques ?

— Quinze cents.

— Combien de Canadiens ?

— Six cents. Mais dans la campagne, à huit et dix milles au sud de Pembroke, au lac des Rats, dans le canton de Stafford, et sur la rivière Sauvage, dans le canton d'Alice, on rencontre deux établissements français qui peuvent renfermer soixante-dix familles.

— Ces Canadiens ont-ils conservé leur langue ?

— Oui, pour la plupart, et ils en sont fiers. Même dans la campagne, ils ont conservé avec un culte religieux, comme dans les anciennes paroisses de la province de Québec, les coutumes simples, modestes et patriarcales de nos ancêtres. Presque chaque maison possède son rouet et son métier ; on y fabrique avec art des étoffes et des flanelles *du pays*. Hommes, femmes et jeunes filles n'ont pas honte de faire leurs beaux Dimanches, de venir à la messe, richement vêtus de la laine de leurs moutons, filée et tissée de leurs propres mains. Et tous d'ajouter : « Ces gens-là ont du goût et de l'esprit. » La conversation se continua bien avant dans la veillée, sur Pembroke, les beautés de son site et les incidents de son histoire.

Pembroke est agréablement situé sur le lac des Allumettes, qui peut avoir vingt milles de long sur cinq milles de large. Il s'élève en amphithéâtre sur trois terrasses superposées qui courent parallèlement au lac. Sur la première, qui est presque à fleur d'eau, sont concentrées les maisons les moins riches de la ville ; c'est le quartier des quais, de la station du chemin de fer, des manufactures et des ouvriers. Sur la seconde se trouvent les rues commerciales, les places d'affaires, et une route vraiment royale qui se continue vers l'est, bordée, sur un espace de près d'un

mille, de villas et de maisons de campagne à l'apparence on ne peut plus gaie et fashionable. Sur la troisième terrasse s'élèvent l'église catholique, le couvent, les écoles et les plus belles résidences de la partie ouest. Les édifices sont généralement bâtis en brique rouge. La ville est séparée en deux par la rivière des Rats, décharge du lac du même nom, laquelle, après un cours de huit lieues, se jette dans le lac des Allumettes, ayant reçu comme tributaire, à un mille au sud de Pembroke, la petite rivière Sauvage. Au printemps, les eaux grossies de ces deux cours d'eau, en tombant de l'écluse du moulin, font une chute qui paraît toute orgueilleuse de son vacarme monotone et de ses gros bouillons blancs.

Je ne connais pas en Canada de ville de cette population qui renferme un aussi grand nombre de belles résidences. Celles de M. Th. Murray, représentant de North Renfrew à la chambre locale d'Ontario, de M. J. Doran, juge stipendiaire pour le district de Népissingue, dans la partie ouest; et dans la partie est celles de M. H. H. Loucks, avocat, de M. W. R. White, avocat, de M. S. E. Mitchell, homme d'affaires, du docteur Dikson, de M. D. Bell, commerçant de bois, de M. W. B. McAllister, ex-représentant du comté, et nombre d'autres villas importantes, cottages élégants, constructions à l'architecture hardie et dégagée, avec leurs grands jardins, leurs parterres taillés en figures bizarres, leurs plantations tantôt en lignes symétriques, tantôt en détours capricieux, leurs lits de fleurs aux mille figures et aux mille nuances, leurs plates bandes de gazon et leurs tapis de verdure, leurs berceaux de feuillage où chantent les oiseaux prisonniers dans leur cage avec les oiseaux libres de l'air, sans compter le pittoresque des alentours, les vues larges sur le lac qui est la grande gloire de Pembroke, et, au fond du tableau, les sommets accidentés et dentelés des Laurentides, tout ici me rappelle les environs luxueux et princiers d'une ville riche et peuplée, disons, par exemple, la rue Sherbrooke à Montréal.

L'industrie n'est pas négligée. Les magasins spacieux et bien fournis dans leurs vastes vitrines font étalage de marchandises aussi riches que variées; les hôtels larges et confortables grouillent de voyageurs et de visiteurs, les rues sont pleines d'activité. Un moulin à farine et à cardes, construit par M. W. Moffat, actuellement propriété de M. W. B. McAllister, massive construction en pierres carrées, où l'on trouve, dans le genre, toutes les améliorations modernes, est assis solidement au centre de la ville, près d'une écluse, sur les bords de la rivière. Un fort pouvoir d'eau pendant la plus grande partie de l'année, la vapeur

pendant la saison des sécheresses, font marcher sept moulanges et quatre machines à carder ; de plus, sur les rives du lac, criant, grinçant, sifflant jour et nuit sont en opération deux moulins à scie, une factorerie de portes et de châssis, et une fonderie. Le Pacifique canadien traverse la ville, la mettant en communication avec les chantiers de la Mattawan et du Népissingue, et lui ouvrant l'accès aux marchés de bois du monde entier ; bientôt une nouvelle ligne du chemin de fer, passant par Renfrew, la reliera à Kingston sur le lac Ontario. Chaque jour le steamboat « Empress » appartenant au capitaine Thibodeau, fait le voyage de Pembroke aux Deux Joachims, distance de cinquante milles, recueille et distribue le long de la rivière les passagers et le commerce local.

Les principaux édifices sont l'église catholique, les églises protestantes au nombre de cinq, le couvent, les écoles, l'hôpital et la prison. La prison qui, outre ses vingt-quatre cellules, renferme des salles où se tiennent les séances du conseil de ville et les sessions de la cour de comté, est bâtie de belles pierres de taille, couleur crème, que l'on tire d'une carrière abondante et précieuse située sur l'île Marrison, au pied du lac des Allumettes. L'école protestante, vaste et spacieuse, a un corps enseignant de six professeurs. L'école catholique est une splendide bâtisse à deux étages, qui doit être agrandie de moitié dans le courant de l'été ; 250 enfants la fréquentent sous la direction de deux maîtres et d'une maîtresse laïque pour les petits garçons et de deux religieuses pour les petites filles.

L'église catholique, construite en pierres grises, d'apparence en peu massive, trône sur un des plus beaux sites de la ville ; elle mesure 132 pieds de longueur sur 70 de largeur ; l'intérieur est en style gothique ; on y remarque, outre les statues de la sainte Vierge, de saint Joseph et du Sacré Cœur, deux belles statues de saint Patrice et saint Jean-Baptiste, patrons des deux nationalités qui y prient côte à côte dans l'union d'une même foi et d'une même charité. Quand les bancs auront été renouvelés, que la tour aura son clocher surmonté de la croix, et qu'on aura ajouté un chœur et une sacristie extérieure, cette église fera une tout à fait jolie cathédrale. Ces améliorations viendront avant longtemps, Paris ne s'est pas bâti en un jour. Le patron de la paroisse est saint Colombe ou Colomba, autrement appelé saint Columkill, abbé du sixième siècle, qui vit le jour en Irlande, mais qui passa la plus grande partie de sa vie en Ecosse, faisant au milieu des populations idolâtres grand nombre de prodiges et de conversions. L'hymne chante de lui : « L'Irlande fut assez heureuse

pour produire Columkill, illustre par sa descendance royale, plus illustre encore par l'éclat de ses vertus. Quittant sa chère patrie, il vint, par la miséricorde de Jésus-Christ, en la terre d'Ecosse.

Felix Hibernia Columbam genuit,
 Qui de prosapiâ regali claruit :
 Sed morum gratiâ magis emicuit.
 Relinquens patriam caram Hiberniam,
 Per Christi gratiam venit ad Scotiam..

Près de l'église s'élève, ceint d'une couronne d'arbres, le couvent, maison en brique de 85 pieds sur 45, à trois étages, avec rez-de-chaussée et mansardes. Il est tenu par les sœurs grises d'Ottawa, sous la direction de la Rév. Sr Kirby, la fondatrice de cette mission. Outre les matières d'instruction générale, le cours comprend la couture, la science culinaire et l'économie domestique, toutes choses si nécessaires dans l'éducation des filles. Le prix de la pension, si l'on excepte la musique et le dessin, n'est que de \$100.00. L'établissement renferme neuf sœurs, trente pensionnaires et quatre-vingts quarts de pension. Les mêmes religieuses tiennent un hôpital, un mille plus loin, à l'autre extrémité de la ville, sur le haut d'une colline, en face du lac ; la propreté exquise du local réjouit les malades ; le grand air, la lumière et la gaieté peuvent entrer à flots par toutes les ouvertures. Déjà les salles se font trop étroites, le nombre des lits trop restreint ; l'année dernière la charité a soigné 135 patients, avec la même sollicitude et la même bienveillance, sans leur demander à quelle religion, à quelle nationalité ils appartenaient : 99 étaient catholiques, 37 protestants.

— Monseigneur, les origines de votre ville remontent-elles loin dans la nuit du passé ?

— Vers 1826.

— Quel en fut ou quels en furent les fondateurs ?

— Une colonie du Nouveau-Brunswick et M. Peter White.

— Mais qu'est-ce que le Nouveau-Brunswick eut à faire avec le haut de l'Ottawa ?

— Le six Octobre 1825, une terrible conflagration éclata dans les bois aux environs de Miramichi, petite ville du Nouveau-Brunswick, qui possédait alors plusieurs fabricants de navires. Le vent soufflait avec violence, les flammes se répandirent avec

une rapidité effrayante. En moins de douze heures, l'incendie eut dévoré plus de six mille milles carrés du plus beau bois de construction, nombre de vaisseaux encore sur le chantier, les villages de Miramichi, de New-Castle et de Douglastown, plus de trois cents personnes périrent dans les flammes. Ceux qui survécurent, le découragement dans l'âme, fuyant ces lieux désolés, prirent le chemin de l'exil; un petit détachement poussa jusqu'ici tout près du Pembroke actuel, à deux milles environ plus bas sur la rivière. Comme autrefois les Troyens sur les rives de l'Italie, ils donnèrent à leur nouveau séjour le nom de la patrie absente, et c'est ainsi que le haut de l'Ottawa eut son Miramichi.

— Cette migration est tout à fait étrange. Vous avez nommé M. Peter White; ce n'est pas celui qui représente actuellement aux Communes d'Ottawa la division nord du Comté de Renfrew?

— Non, c'est son père. Il faisait chantier depuis quelques années dans les environs, en 1828 il fixa sa résidence au nouveau Miramichi. Il fit venir pour les besoins spirituels de ses nouveaux concitoyens un ministre et un maître d'école, et il aida par tous les moyens en son pouvoir au développement de la ville en herbe. Quelques détails sur la vie de celui qu'on peut appeler à bon droit le père de Pembroke ne vous déplairont pas?

— Tout au contraire, cela nous intéresse fort.

— M. White était né à Edimbourg, en Ecosse, le 31 Décembre 1794. A l'âge de 14 ans il quitta sa famille pour courir le monde. Il fit la guerre américaine de 1812 et 1813 comme marin à bord d'un vaisseau dans la flotille commandée par sir James Yeo sur le lac Ontario, et l'on dit qu'il se distingua. Toute sa vie il garda ses goûts militaires, dans sa vieillesse même il était engagé dans la milice et il occupa la charge de lieutenant-colonel pour la division de North Renfrew. La paix lui ayant donné son congé, il se lança dans le commerce du bois, et y consacra, avec le plus grand succès, quarante années de son travail et de son industrie.

Aujourd'hui le trajet entre Ottawa et Pembroke se fait en quatre heures. Quand M. White monta sa famille de Hull au lac des Allumettes, il prit quatorze jours. Il aimait à raconter un incident de ce voyage. Un soir les ténèbres le surprirent au rapide de la montagne, un peu au-dessus du Portage du Fort; il n'y avait dans le voisinage qu'un seul chantier, et il était occupé par une espèce de pirate, par un caractère mal famé, Martin Hennesy, qui vivait là, hors de la portée des lois, de rapines et de brigandages, avec une bande de voleurs comme lui; même on

chargeait à son compte le meurtre de plusieurs victimes. La nuit était sombre, l'air était froid, la pluie tombait à verse. Madame White tremblait de tous ses membres. Qu'allait faire Hennesy ? Allait-il piller les hommes et maltraiter la pauvre dame ? Non. On dit qu'il n'est pas d'homme si méchant qu'il ne ressente parfois quelque sentiment d'humanité ; ce soir là Hennesy prouva le dicton. Aussitôt qu'il eut appris l'arrivée des voyageurs, il ordonna à ses gens de nettoyer le chantier, de le rendre le plus confortable possible, puis il le remit entièrement à la disposition de monsieur et de madame White ; lui et ses gens campèrent dehors.

— M. White vit il encore ?

— Non, il est mort le 6 Août 1877 à l'âge avancé de 84 ans. Ses funérailles prirent les proportions d'un vrai deuil public ; on était venu de toute la contrée environnante pour rendre hommage à ses vertus civiques et aux grands services qu'il avait rendus à cette partie du pays.

— Cette histoire de Pembroke est tout à fait intéressante. Veuillez donc nous la continuer.

— En 1841 M. Moffat, originaire d'Addington, Ecosse, construisit le premier moulin à farine et le premier moulin à cardes ; de leur côté MM. Samuel et James McKay mirent en opération le premier moulin à scie et M. Bourke ouvrit le premier magasin. Cependant le gros de la population se trouvait alors groupé, comme je l'ai dit plus haut, deux milles à l'est de notre Pembroke d'aujourd'hui, dans un endroit encore connu sous le nom de Lowertown ou Campbelltown ; un hôtelier populaire, M. D. Campbell Dunlop, lui valut cette dernière appellation.

— Voulez-vous parler de ce groupe de maisons qui se trouve plus bas que l'hôpital ?

— Oui.

— Dans ce cas-là, ce coin de terre, à l'honneur d'avoir été l'embryon de la ville actuelle, joint celui d'avoir vu au temps jadis Samuel de Champlain. Car, en suivant le fil de sa narration il me semble que c'est là qu'a dû aborder le père de la Nouvelle-France, lorsqu'il vint au lac des Allumettes, en 1613.

— Peut-être. Je continue. Pembroke, outre les noms de Miramichi et de Campbelltown a aussi porté, pour un court espace de temps, celui de Sydenham et de Moffat. Il fut incorporé en village en 1858. Il n'a gagné l'honneur d'être le chef-lieu du comté qu'après une lutte désespérée, et une bataille légale de plusieurs années ; les édifices du chef-lieu du comté, commencés en 1861, ne furent terminés, grâce à un procès des plus litigieux, qu'en

1867; ils coûtent \$50,000.00. Pembroke fut incorporé en ville en 1876. M. W. Moffat, le fils de l'ancien pionnier, eut l'honneur d'en être le premier maire.

Pembroke doit sa fortune au commerce de bois, c'est ce qui a attiré dans son sein l'immigration, l'argent, l'abondance et ces gros bourgeois de chantier qui l'ont embelli d'aussi nombreuses et d'aussi splendides maisons de plaisance. D'abord on fit peu d'attention au développement agricole de la contrée environnante. C'était un malheur. Quand les hasards du marché, vers 1876, mirent en baisse la valeur des bois, ce fut un échec que la population de Pembroke ressentit vivement. On comprit qu'il fallait compter davantage sur les ressources du sol; la leçon a profité, et aujourd'hui on est à former, au sud de la ville, jusqu'à sept et huit lieues dans les profondeurs, ce que les Anglais appellent « a good back country. »

— Merci, Monseigneur, pour tous ces renseignements. Maintenant, si ce n'était pas trop abuser de votre patience, nous aimerions à connaître la partie religieuse de l'histoire de Pembroke.

— Puisque vous le désirez, voici. D'abord Pembroke n'a pas d'histoire religieuse, du moins au point de vue catholique, qui remonte plus haut que 1842. Dans l'automne de cette année, Mgr Bourget envoya deux prêtres résider à l'île aux Allumettes; de là ils devaient faire rayonner le bienfait de leur ministère dans les missions circonvoisines. C'étaient M. F. X. Jeannoté, actuellement curé à Sainte Mélanie d'Aillebout, dans le diocèse de Montréal, et M. James Lynch, encore aujourd'hui curé de l'île aux Allumettes. Avant eux, les postes de la compagnie de la baie d'Hudson dans le haut de l'Ottawa, les missions sauvages et les quelques groupes de population catholique qui étaient disséminées çà et là le long de la rivière n'avaient été visités que par des missionnaires ambulants, au nombre desquels on compte MM. Bellefeuille, sulpicien, Bourassa, curé de Montebello, Poiré, curé de Sainte Anne de la Pocatière, Paiement, mort curé de Charlesbourg, et Moreau, en son vivant grand vicaire de l'évêque de Montréal. C'est dans l'automne de 1842 que M. Lynch vint voir pour la première fois les catholiques, alors bien peu nombreux, de Campbelltown. La messe se dit et continua à se dire pendant assez longtemps dans la maison de M. Michel McNeil, bourgeois de chantier assez à l'aise. Ce monsieur réside encore à Pembroke, il porte allégrement ses 82 ans.

En 1846, la « congrégation catholique » comptait 20 familles. Il fut question de bâtir une chapelle, mais il s'éleva une difficulté.

La population, depuis quelques années, s'était portée sur l'emplacement actuel de Pembroke, près des moulins, à l'embouchure de la rivière du Rat, et la nouvelle place avait nom «The Mouth of the River», ou simplement, d'après l'appellation originaire, Miramichi. Miramichi voulait avoir l'église, Campbelltown la voulait aussi. Mgr Phelan, évêque de Kingston trancha le nœud gordien en ordonnant de la construire à mi-carré, donné par un protestant généreux, M. Daniel Fraser. On se mit à l'œuvre en 1847, la chapelle fut achevée l'année suivante, elle mesurait 45 pieds sur 35. En 1851, un comité de trois personnes, chargé des affaires financières de la mission, fit l'acquisition de trois arpents de terrain, tout près de celui que possédait déjà la chapelle, mais de l'autre côté de la rue. En 1858, Gellis, premier curé de Pembroke, y construisit une résidence curiale, en même temps qu'il faisait faire à l'église une addition de 25 pieds. Presbytère, terrain, chapelle sont encore la propriété de la corporation ecclésiastique de Pembroke. C'est là que se trouvent l'hôpital et le cimetière catholique. Le site avait été des mieux choisis, il n'y a pas d'endroit dant toute la ville qui commande une plus belle vue que celui de la *vieille église*.

En 1868, Pembroke avait pris un accroissement considérable ; cependant la population catholique ne nombrait encore que 670 âmes, Lowertown ou Campbelltown 65, Uppertown 605. En 1870 la construction du chemin de fer «Le Canada Central» reliant Pembroke à Ottawa, ouvrit un large débouché à l'émigration et apporta un surcroît subit d'habitants. L'église devint trop étroite elle ne se trouvait plus au centre de la population catholique. Il fut jugé nécessaire d'en construire une nouvelle. Un terrain spacieux, comprenant la moitié d'un carré entre quatre rues, fut acheté ; sur la troisième terrasse, sur cette hauteur superbe qui domine toute la ville. Dès l'automne de 1872, on jette les fondations du nouveau temple ; il fut livré au culte en 1873 ; les enduits ne furent faits qu'en l'année 1876.

— C'est ainsi qu'a grandi le grain de sénevé, semé par M. Lynch : après 36 ans de croissance, il est devenu un arbre magnifique. Et votre couvent ? Y a-t-il longtemps que les sœurs ont apporté à Pembroke le trésor de leur zèle et de leur dévouement ?

— Dix huit ans. Le 13 mai 1868, sur la demande de M. Gellis et avec la haute approbation de Mgr Guignes, les Rév. Sœurs Kirby, Whelan et Louise quittaient leur maison d'Ottawa pour la nouvelle mission de Pembroke. Le trajet qui se faisait alors partie en steamboat, partie en voiture et partie en chaland, dura

deux jours, et le 14 au soir, les sœurs arrivèrent à leur destination ; elles furent les hôtes du curé, jusqu'à ce que la maison destinée à les recevoir fut meublée. Cette maison est située en face de la *vieille église* et est bâtie sur un terrain mesurant 275 d'arpent ; elle avait été achetée pour les sœurs, au mois de Mars précédent, d'un ministre anglican qui l'avait construite pour en faire sa résidence, par M. William O'Meara, aujourd'hui un des plus riches citoyens de cette ville, alors marchand à Ottawa, mais faisant des affaires à Pembroke. M. O'Meara avait avancé le prix d'achat, \$1080.00, avec l'entente que la propriété serait cédée aux sœurs en propre contrat, aussitôt que les paroissiens lui auraient remboursé la dite somme, ce qui fut fait le 21 février 1870. Au premier rang de ceux qui se sont occupés de procurer à la mission de Pembroke le service des religieuses, on peut citer les noms de MM. Michel Gorman, James Heenan, William Flannery, Michel O'Meara, John Cunningham, William Murray Thomas Murray, Richard White, Richard McKay, etc. La maison qui fut le berceau du couvent de Pembroke sert actuellement d'hôpital.

Les sœurs commencèrent immédiatement à enseigner dans l'école séparée qui avait été construite en 1864 sur les trois arpents de terrain acquis en 1851. Au mois d'Août, trois autres compagnes vinrent accroître la petite colonie, et au mois de Septembre elles ouvrirent dans leur maison un pensionnat. C'est là qu'elles continuèrent leur œuvre d'éducation jusqu'en 1862, alors qu'elles se transportèrent près de l'église actuelle dans le couvent neuf, dont la construction avait été commencée au printemps de 1871. Pour le parterre, le jardin et les cours de la nouvelle résidence, deux lots furent donnés par un riche marchand de bois, M. Christophore O'Reilly ; les religieuses en achetèrent deux autres. Le coût total de l'établissement s'éleva à \$17000.00.

— L'hôpital, dont vous avez parlé, est comme l'annexe et le complètement de l'œuvre hautement humanitaire et charitable que les religieuses accomplissent ici comme ailleurs. Date-t-il de longtemps ?

— Depuis six ans. Le besoin se faisait sentir, tous les jours de plus en plus, d'une maison de refuge et de soulagement, tant pour les infirmes de la ville que pour les voyageurs dans les chantiers et les travailleurs sur les chemins de fer si exposés aux accidents de toute sorte. Les catholiques de Pembroke, dans le dessein de combler cette lacune, prirent l'initiative. Le 3 Juin 1877, à une assemblée tenue dans le soubassement de l'église, on élut un comité provisoire qui devait demander aux sœurs de

vouloir bien se charger d'un hôpital et voir d'une manière générale à l'organisation de la nouvelle institution. Les membres de ce comité étaient MM. John Doran, Thomas Murray, William Murray, Michel Gorman, Richard White, John Cunningham et Alfred Fortin. Le 9 Février 1878, les derniers arrangements étaient complétés: 1o Les sœurs acceptaient l'obligation de prendre soin des malades qui seraient envoyés à l'hôpital; 2o Elles mettaient à la disposition du comité la maison qu'elles avaient d'abord habitée en arrivant à Pembroke, mais elle devait être réparée aux frais du comité; 3o Les médecins de la ville consentaient à visiter, chacun à leur tour, durant un mois, les malades de l'hôpital; 4o Pour veiller à l'administration générale un comité des messieurs dont les noms suivent avaient été régulièrement constitué: MM. John Doran, président, Peter White M. P., Thomas Murray M.P.P., Michel Goran, James Dickson, John Cunningham, Richard White, William Moffat, maire, William Murray, Alfred Fortier, secrétaire. Cette institution de bienfaisance n'était pas établie sur un pied sectionnel et plusieurs protestants éminents faisaient partie du comité de direction, tels que MM. White, Dickson et Moffat.

Durant les années 1878 et 1879, les sœurs n'eurent d'autres ressources pour subvenir au fonctionnement de l'hôpital que les contributions volontaires des paroissiens, des bourgeois de chantier, et de quelques autres personnes charitables. Mais depuis 1880, grâce aux efforts de M. Thomas Murray, M P P, le gouvernement d'Ontario subventionne cette institution comme les autres établissements du même genre, sur le pied de 20 cents par jour pour chaque patient, plus 10 cents par jour d'aide supplémentaire, pourvu que cet aide supplémentaire n'excède pas le quart des revenus de l'hôpital provenant d'autres sources que de l'octroi gouvernemental. Cet octroi, en 1883, a rapporté la somme de \$627.60. La subvention et le produit des quêtes faites pendant l'hiver par les religieuses dans les différentes parties du Vicariat ont permis jusqu'ici de continuer l'œuvre sans créer de dettes.

— Heureux hôpital! car les dettes sont une meule de moulin attachée au cou des institutions comme à celui des individus. Vous avez parlé de M. Gellis, premier curé; s'est-il succédé plusieurs prêtres à la cure de Pembroke?

— Cinq, sans compter M. Lynch, de l'île aux Allumettes, qui fut missionnaire de 1842 à 1846. Ce monsieur eut le mérite d'organiser la paroisse; sous lui fut bâtie la première chapelle et

acheté le terrain de trois arpents; il a semé, d'autres ont récoltés.

I Curé, M. John Gellis. Il fit allonger la chapelle, construire une maison curiale et une école séparée; il procura à la ville le bienfait d'un couvent tenu par des religieuses. Son nom apparaît pour la première fois dans les registres des baptêmes, mariages et sépultures le 16 Mars 1756, et il décède sur cette paroisse le 15 Juillet 1868. Il repose dans les caveaux de l'église, et une pierre en marbre, près du maître autel, redit à ses anciens paroissiens et à leurs enfants ses nobles qualités et ses vertus. Voici cette inscription : *In memoriam reverendi Johannis Gellis, primi hujusce parochiæ pastoris, qui post duodeum annos constantis et ardui laboris, meritis conspicuus, et universo lugente populo, obdormuit in Domino Die XIV Julii. A. D. MDCCLXVIII. ætates vero suæ 41. Hoc monumentum erexerunt tertius ejus successor ac parociani ipsius beneficiorum haud immemores.*

II Curé, M. Thomas Caron. Il n'est resté à Pembroke que deux mois, du 28 Juillet au 20 Septembre 1868, ayant été envoyé ici comme desservant en attendant la nomination du curé en titre.

III Curé, M. Boucher dont l'administration s'étend du 1er Octobre 1878 au 9 Septembre 1872. Sous lui furent construits l'église actuelle et le couvent neuf.

IV Curé, M. L. Jouvant. Il est arrivé à Pembroke le 21 Septembre 1872 pour en partir vers le 10 Septembre 1875. Il passa de cette cure à celle de Sainte Anne d'Ottawa, ou il remplit en même temps, avec ses devoirs curiaux, les fonctions de grand vicaire de Monseigneur Duhamel.

V M. R. Faure. Il entre en office le 23 Janvier 1875, et son dernier acte est enregistré le 1 Octobre 1882. M. Faure est le premier docteur en théologie gradué à l'Université Laval.

Telle est la succession des ouvriers qui, dans cette partie du champ du père de famille, ont travaillé à la vigne du Seigneur, et dont les efforts et le zèle bien entendu ont su y faire fleurir la charité, les bonnes œuvres, la piété et un grand esprit de tolérance chrétienne. Il n'y a pas en Canada, je crois, de population mixte où il existe, entre les groupes de nationalités diverses et de cultes différents, une entente plus cordiale et de meilleurs rapports sociaux.»

A cette histoire ancienne de la ville de Pembroke, reçue d'une bouche autorisée j'ajouterai quelques détails sur l'histoire contemporaine. En 1882, par une bulle pontificale en date du 11 Juillet, le vicariat de Pontiac fut érigé, Mgr N. Z. Lorrain, évêque de Cythère, fut proposé à sa direction, et peu après Pembroke eut l'honneur d'être choisi comme résidence épiscopale.

Voulez-vous connaître les bornes du vicariat de Pontiac? J'avoue qu'elles ne sont pas faciles à déterminer. Je traduis la bulle d'érection : « Au nord, la grande mer appelée baie d'Hudson depuis la limite est du district de Keewatin jusqu'au Promontoire d'Henriette ; puis une ligne qui part du dit promontoire et traverse la baie James pour aboutir à l'embouchure de la rivière de la Grande Baleine et enfin cette rivière elle-même jusqu'à l'extrémité orientale du lac Apiskakumish. A l'est, le méridien qui de cette limite descend jusqu'à la hauteur des terres qui sert de borne à la partie septentrionale de la province civile de Québec. Au sud, cette même hauteur des terres, en allant vers l'Ouest jusqu'à la limite occidentale du comté de Chicoutimi, puis la limite occidentale du comté de Québec jusqu'à ce qu'on arrive au cercle de latitude parallèle, qui, à l'ouest, traverse l'extrémité septentrionale du comté d'Ottawa, le dit cercle lui-même jusqu'à cette extrémité, la ligne qui sépare le comté d'Ottawa de celui de Pontiac, puis de l'autre côté de la rivière Ottawa en allant toujours vers l'ouest, la limite sud des townships McNab, Bagot, Bithfield, North Canonti, Matawachan, Denbigh, Ashby, Mayo, Duncannan, Faraday, Hartcourt, Dudley Dysart et Minden ; de là, remontant vers le nord, la ligne qui ferme la limite occidentale des townships Minden, Stanhope, Sherborne et Macclintak, la prolongation de cette même ligne, laquelle passant à l'est du lac Népissingue et entre le lac Témiscamingue et Wapoose atteint la hauteur des terres qui sépare les eaux qui affluent vers la baie James de celles qui vont se jeter dans les grands lacs, situés entre la province d'Ontario et les Etats-Unis ; puis continuant vers l'ouest, la hauteur des terres jusqu'au lac Népigon, et là, le cercle de latitude parallèle jusqu'à la limite est du district de Keewatin. A l'ouest, le méridien qui forme la limite est du district de Keewatin, allant de la hauteur des terres jusqu'à la baie d'Hudson. »

Ainsi le vicariat de Pontiac comprend, dans Ontario, le comté de Renfrew, une partie du comté de Hastings ainsi que du district de Népissingue, dans la province de Québec, toute l'étendue de forêts, qu'on pourrait appeler le district de Témiscamingue, le comté de Pontiac, et une large lisière de pays, en deçà de la

hauteur des terres, au nord des comtés d'Ottawa, de Montcalm, de Joliette, de Berthier, de Maskinongé, de Saint-Maurice, de Champlain, de Portneuf et de Québec; dans le territoire du Nord-Ouest, par delà la hauteur des terres, cette vaste contrée comprise entre les 72ième et 82ième degré de longitude, et baignée au Nord par les eaux de la baie d'Hudson, de la baie James de la rivière Grande Baleine et du lac Apiskakumish. Ce vicariat est grand comme un royaume, il touche par ses limites orientales à la préfecture apostolique du Labrador; par ses limites méridionales, aux diocèses de Chicoutimi, de Québec, des Trois-Rivières, de Montréal, d'Ottawa et de Peterborough; par ses limites occidentales, à l'archidiocèse de St Boniface, et par ses limites septentrionales, aux eaux lointaines qui communiquent avec la mer du Nord. Il renferme les plus belles forêts de pins et de sapins du Canada, des gisements miniers précieux par leur richesse et leur variété, des lacs étendus comme des mers, des rivières que, en Europe, on appellerait fleuves. Dans ces solitudes profondes erraient autrefois de nombreuses tribus sauvages dont il reste encore çà et là des débris assez considérables. D'un autre côté le comté de Renfrew est déjà densément peuplé, et la colonisation envahit, à pas pressés, Pontiac et le district de Népissingue. Mais n'anticipons pas, nous parlerons plus loin de toutes ces choses.

A l'époque de sa création, le vicariat renfermait seize paroisses organisées avec vingtaine de missions y annexées, deux résidences des pères oblats d'où partent annuellement les apôtres qui vont visiter les chantiers et une quinzaine de missions sauvages, au lac Témiscamingue, au fort William, à la Bonne Chère au lac Keepawe, au lac Timagming, au lac Matawagamang, aux sources de l'Ottawa, aux sources du St-Maurice, au lac Abbitibi, et sur les bords de la baie James. Vingt-quatre religieuses de la communauté des sœurs grises d'Ottawa exerçaient leurs œuvres de charité et d'éducation en quatre couvents différents, à Pembroke, à Eganville, à Mattawan, et au lac Témiscamingue. Les prêtres séculiers étaient au nombre de dix-huit, et les religieux, neuf. *Ad memoriam rei*, je consignerai ici le nom des paroisses et des résidences qui existaient le 22 Septembre 1882, ainsi que le nom des curés ou missionnaires qui les desservaient. Comté de Renfrew : Ville de Pembroke, MM. Faure M. Meehan ; Arnprior, Alphonse Chaine ; Brudenell, James McCarmac ; Douglas, H. S. Marion ; Egonville, Michael Byrne ; Emmett Hagarty Ls Demski ; Gower-Paint (La Passe) vacant ; Mount St Patrick, J. J. Collins ; Osceda, Sheehy ; Renfrew, Paul Rougier et J. Burns. — District

de Népissingue : Mattawan, les RR. PP. Poitras, sup, J. M. Nedelec, E. Emery et Ch. Cahill, O. M. J. ; — Lac Témiscamingue, les RR. PP. Déléage, sup., N. Laverchère, J. Guegen, A. Mouri-er, P. Paradis, O. M. J. ; — Ile du Calumet, M. C. Ouellet, curé ; et M. P. Vincent, vicaire ; Portage du Fort, M. E. Brunet ; Sheen-borough, M. Shallee ; Vinton, M. Vincent Ferreri ; Ile aux Allu-mettes, M. J. Lynch ; Onslow, M. J. A. Cadigan. Depuis, MM. Faure et Sheenhy ont quitté le vicariat, et MM. Cadigan et Burns sont morts. D'un autre côté le poste vacant de Gower Paint a reçu un curé dans la personne de M. N. Le Moynes, et M. P. Meehan a été nommé le premier prêtre résidant à Maynooth, Comté de Hasting, M. M. Devine et M. Nolin ont remplacé à Osceda et à Onslow M. Sheehy et M. Cadigan. MM. P. S. Dowdall et D. Leduc, depuis le mois d'Octobre 1883, remplissent auprès de Sa Grandeur les fonctions, le premier de secrétaire, le second de curé d'office.— Mais revenons au siège du vicariat, à Pem-broke.

J. B. PROULX, P^{TR}E.

(A continuer)

ESQUISSES HISTORIQUES SUR LE ROMAN.

DU ROMAN CHEZ LES GRECS

(Suite.)

Les premiers dont on connaisse le nom sont les contes d'Aristides appelés *Milésiens*, et ceux de Parthénien. Ce dernier en a fait plus de quarante. Tous ces contes ont péri. Ce que l'histoire nous en a conservé ne parle guère en leur faveur. Ils ressemblaient généralement à nos fabliaux par leur simplicité et leur brièveté. D'un autre côté, ils étaient très-immoraux, décrivant pour la plupart différents genres de séductions et d'amours criminelles dont les principaux personnages périssaient misérablement. On remarque encore, un roman écrit par Thulé intitulé « *Des choses incroyables.* » Ce sont les aventures errantes et les amours de *Dinias* et *Dercyllis*. Cet ouvrage, quoiqu'exagéré dans ses narrations, est, d'après La Harpe, bien écrit et se distingue par la pureté du style et la variété des aventures. Il fut d'abord gravé sur des tablettes de cyprès. Lucien et Iamblique ont écrit des aventures intéressantes, mais peu naturelles.

Deux siècles plus tard, c'est-à-dire, au quatorzième siècle avant Jésus-Christ, parut Héliodore qui composa *Théagène* et *Chariclée*. Cet auteur fut bien supérieur à tous ces prédécesseurs; il les surpassa en style et en beauté, et malgré ses défauts, ce fut le meilleur ouvrage des grecs. On y trouve de belles descriptions de l'Égypte et des mœurs de ses habitants. Il a été imité par ses successeurs; et des peintres célèbres, tels que Raphaël et Jules Romain, ont fait des tableaux de ses principaux événements. Tatiüs vint après Héliodore, mais ces romans ne sont que des scènes monotones de voleurs, de pirates et de brigands; néan-

moins, on a jugé son style meilleur que celui d'Héliodore par sa concision et sa simplicité.

Longus créa le genre pastoral dans *Daphnis* et *Chloé*. Ce roman est bien écrit, mais il est licencieux. Malheureusement il en est ainsi de la presque totalité des romans grecs; faits pour amuser un peuple qui descendait vers sa ruine, ils prenaient la teinte des mœurs alors si corrompus.

Cependant, vers le huitième siècle, parurent quelques romans pieux, où entraient les souffrances des martyrs, les arguments des théologiens, les luttes de Satan et le triomphe de l'Eglise sur le Paganisme. Ces romans avaient surtout pour but de propager le goût de la retraite monastique. Ils furent les modèles des fictions dévotes à la mode en France durant le seizième siècle.

En général, les romans grecs ne s'occupent guère de la morale qu'ils violent volontiers, ils sont chargés d'aventures étranges et peu probables. Leur but est d'étonner, ils visent à l'effet. Et comme les grecs ne connaissaient pas encore le secret de décrire les mœurs intimes de la société, les passions du cœur humain, ils inventèrent des voyages extraordinaires, des positions embarrassantes: la fable, les métamorphoses en faisaient le fond.

Tout y était faux et distribué sans ordre. La principale source où puise abondamment le roman moderne manquait aux grecs. L'amour ne pouvait être pour eux qu'un faible auxiliaire. L'histoire nous rapporte que chez ce peuple la femme menait une vie très retirée, et leur peu de participation aux affaires et aux plaisirs du dehors rendait impossible la description de tous ces sentiments et ses intrigues qui abondent dans nos romans. En revanche, la femme y apparaît plus comme elle doit être: fidèle, constante et affectionnée. Ces romans se distinguent aussi par l'ingénuité des caractères, la finesse des réparties et beaucoup de traits d'esprit. En voici un d'Agathias que nos spirituels auteurs français ne dédaigneraient pas: Le paysan Colligène vint trouver l'astrologue Aristophane et après lui avoir fait le récit des fatigues que ses travaux lui faisaient éprouver, il lui demanda:

«Feraï-je une bonne moisson? recueillerai-je des épis en « grande abondance?

Celui-ci consulta ses tablettes, dispersa ses jetons et répondit:

«Si ton champ est suffisamment arrosé par les pluies; s'il ne « produit pas des touffes de mauvaises herbes; si la gelée ne « brise pas les sillons; si la grêle ne déchire pas la pointe des « gerbes naissantes; si le gibier ne dévore pas tes guérets; enfin,

« si la récolte n'éprouve aucun autre désagrément, soit de l'air, « soit de la terre, je te prédis une bonne moisson, et tu couperas « des épis magnifiques ; *seulement, crains les sauterelles.*

DU ROMAN CHEZ LES ROMAINS

A Rome, le roman fut d'abord à peine connu. Les mœurs sévères des Stoïciens ne pouvaient admettre les frivolités de l'imagination ; et les Epicuriens étaient trop corrompus pour s'amuser aux voluptés de la lecture. Mais, lorsque ces derniers eurent vulgariser leurs vices, lorsque toute la société devint licencieuse, le roman eut ses entrées partout.

Ce fut *Sirena*, prêteur en Sicile, qui le premier traduisit les contes milésiens. Leur roman le plus renommé est l'*Ane d'or* d'Apulée, imitation satirique de l'*Ane* de Lucien. Il renferme de charmantes fictions tirées des rapports entre les dieux, les demi-dieux et les mortels.

Petronius Arbitr a aussi écrit un roman, mais, d'après La Harpe, c'est le livre qui a le plus déshonoré la littérature dans une nation ; il donne une idée de la monstrueuse corruption des temps où l'on permettait de pareils productions. Il suffit pour en avoir une idée de savoir que tous les auteurs l'ont trouvé trop scandaleux pour l'analyser. Ce n'était rien autre chose qu'une peinture nue et grossière, quoique faite dans un style gracieux et naïf, des débauches de Néron dont l'auteur Arbitr était un des favoris.

DU ROMAN AU MOYEN-AGE

En Europe, le roman ne désignait pas d'abord un genre distinct de littérature, mais tout poëme ou récit d'aventures écrits dans la langue romane. (1) Ces compositions de natures diverses qu'on a désignées sous une foule de noms en rapport

(1) La langue romane vient du mélange du latin avec les idiomes des peuples barbares, c'était la langue vulgaire de la France du 7^{ième} au 11^{ième} siècle. Elle se divisait en langue *d'oïl* parlée dans le Nord, et en langue *d'oc*, dans le Sud. Les langues française, italienne, espagnol et portugaise en dérivent.

avec le temps, leurs formes et leur objet, ont eu pour premiers auteurs les *bardes*, les *troubadours* et les *trouvères*. Ces poètes romanciers vivaient du onzième au quinzième siècle, dans ce bon temps où la religion avait le plus de prestige et la foi le plus de force.

Les premiers, espèce de poètes nationaux, originèrent chez les Celtes. Ils excellaient dans le récit des exploits des héros et dans des chansons accompagnées de gestes, sorte d'épopées bien informes. Les chants des bardes se sont surtout conservés en Irlande, en Ecosse, en Bretagne et dans le Pays de Galles où émigrèrent en grande partie les Celtes. Dans ce dernier pays on parle encore leur langue, le *gaélique*.

Les plus célèbres bardes dont l'histoire nous ait conservé le nom sont *Fingal* et *Ossian*. Ce dernier surtout, barde écossais, a des tableaux touchants. Malgré le cadre restreint de cet écrit, je ne puis résister au désir de citer une élégie où il peint la douleur. C'est la plainte de Crémonia, fille du roi Lochlin, de Donagh. Elle aime le prince Dargo pour qui elle a oublié Armor qu'elle a aimé. Se croyant abandonnée à son tour, elle gémit, Dargo l'entend, il accourt, mais ému par les doux accents de sa voix, il écoute, et Crimonïa chante :

« Filles des champs aériens de Trenmor, (1) préparez la robe de
 « vapeur transparente et colorée. Dargo, pourquoi m'avais-tu fait
 « oublier Armor? Pourquoi l'aimai-je tant? Pourquoi étais-je
 « tant aimée? Nous étions deux fleurs qui croissaient ensemble
 « dans les fentes du rocher : nos têtes humides de rosée souriaient
 « aux rayons du soleil. Ces fleurs avaient pris racine dans le roc
 « aride. Les vierges de Morven (2) disaient : elles sont solitaires,
 « mais elles sont charmantes. Le daim, dans sa course, s'élançait
 « par dessus ces fleurs, et le chevreuil épargnait leurs tiges déli-
 « cates.

« Le soleil est couché pour moi. Il brilla pour moi, ce soleil,
 « dans la nuit de mes premiers malheurs, au défaut du soleil de
 « ma patrie ; mais il vient de disparaître à son tour ; il me laisse
 « dans une ombre éternelle... Dargo, pourquoi t'es tu retiré si
 « vite?... Partout sur les mers, au sommet des collines, dans les
 « profondes vallées, j'ai suivi ta course. En vain, mon père espère
 « mon retour ; en vain ma mère pleura mon absence ; leurs yeux

(1) Ancien royaume d'Irlande.

(2) Montagne d'Ecosse, rendue célèbre par les poèmes d'Ossian.

« mesurèrent souvent l'étendue des flots ; souvent les rochers
 « répétèrent leurs cris. Parents, amis, je-fus sourde à votre voix !
 « Toutes mes pensées étaient pour Dargo, je l'aimais de toute la
 « force de mes souvenirs pour Armor.....

« Le chant de Crimonïa allait en affaiblissant à mesure qu'il
 « approchait de sa fin : par degré s'éteignait la voix de l'étrangère,
 « l'instrument échappa aux bras d'albâtre de la fille de Lochlin...
 « Dargo se lève..... il était trop tard !... l'âme de Crimonïa avait
 « fui sur les sons de la harpe ! »

Les troubadours et les trouvères cultivèrent plus particulière-
 ment le genre passionné. Les troubadours étaient des poètes
 provençaux parlant la langue *d'oc*. Ils durent leur renommée à la
 subtilité de leur esprit et à la délicatesse de leurs tours. En
 alliant dans leurs chants les vertus religieuses aux vertus guer-
 rières, ils obtinrent les plus beaux succès. Ils allaient dans les
 châteaux accompagnés de leur guitare chantant ou racontant les
 exploits des seigneurs, les amours des gentilles châtelaines ou les
 pénitences des pèlerins, réjouissant les hôtes et s'inspirant de cet
 esprit poétique et chevaleresque que les croisades répandaient
 partout.

« Poètes enchanteurs, ingénus troubadours
 « Qui sûtes les premiers intéresser les grâces,
 « Et chantres des plaisirs, chasser l'ennui des cours.

BÉRANGER

On admirait la beauté de leurs pastorales, et l'on redoutait les
 traits mordants de leurs *sirventes*. Gracieux et simples dans les
 odes, ils donnaient à leurs chants une mélancolie que Château-
 briant et Lamartine ont depuis répandue et qui a donné naissance
 à l'école romantique.

Les plus célèbres troubadours furent Pierre Vidal, Arnould,
 Daniel, Bertrand de Born et Bernard de Ventadour. Leurs
 ouvrages portent différents noms ; il y a des *ballades*, des *plaints*,
 des *cauzones*, des *lais*, des *virelais*, des *sirventes*, des *retrouenges*,
 des *contes*, des *nouvelles*, etc.

Les trouvères habitaient le nord de la France, surtout la
 Picardie, ils parlaient la langue *d'oïl*. Ils s'occupaient surtout de
 la composition des fables, des allégories, des histoires extra-
 vagantes et merveilleuses. Tandis que les troubadours culti-
 vaient la poésie lyrique, ils s'adonnèrent au genre épique.

Leurs œuvres se distinguent par l'originalité, l'esprit et la gaieté. C'est à eux que l'on doit les romans de chevalerie et d'amour.

Parmi les plus célèbres, on remarque *Auboin*, *Huon de Ville-neuve*, *Chrétien de Troyes*, *Robert Wace*, *Jean de Meung*, *Renaut et Guillaume de Lorris*.

En général, les romans des trouvères étaient écrits en mauvais style. L'exagération et la confusion qui y régnaient jointes aux expressions surannées rendirent leur traduction difficile.

« Vilbon sût le premier debrouiller l'art confus de nos vieux romanciers » (BOILEAU). Malgré leurs défauts, les romans de chevalerie furent plus conformes aux mœurs que l'avaient été ceux des grecs.

Parmi les nombreuses causes qui le firent naître, les principales furent l'établissement de la chevalerie d'où il tire son nom, la délicatesse, la galanterie et l'enthousiasme que les jeunes nobles puisaient dans les cours, les tournois, les combats judiciaires, les récits merveilleux et exagérés des croisés à leur retour d'Orient, et, en général, l'esprit aventureux et inquiet qui régnait à cette époque. Les peuples se laissèrent dominer par la superstition, on crut aux fées, aux nains, aux enchanteurs, aux sorciers, aux magiciens, aux monstres, aux dragons et à une multitude d'autres agents supérieures. Le roman se nourrissait du respect, de la courtoisie du dévouement même des chevaliers pour le sexe faible. Il puisait abondamment dans le culte des nobles pour leur dame, dans les tendances du peuple au surnaturel. Il devenait ainsi un tableau des mœurs. Ajoutez à cela la vivacité de la foi aux miracles, à Satan et à son œuvre diabolique sur la terre, et il sera facile de comprendre, tout en restant sérieux le grotesque et le ridicule des romans de chevalerie. « Ces romans donnent les mœurs existantes, » dit Dunlop, (1) « seulement c'était une peinture exagérée de l'état d'une société que caractérisaient l'oppression, l'anarchie, un courage inquiet, produisant parfois de « grands traits de vertu et d'enthousiasme. »

On divise généralement les romans de chevalerie en trois époques qu'on appelle « Cycle ». Ainsi, il y a le *Cycle de Charlemagne*, le *Cycle de la Table Ronde* et le *Cycle d'Alexandre*.

Les romans du cycle de Charlemagne, sont des épopées à la louange de ce grand conquérant et de ses palatins. On y célèbre

(1) Histoire de la Fiction.

Roland, neveu de Charlemagne ou quelques grands seigneurs du temps, dans un mélange de faits surnaturels, de magie et d'aventures. Un extrait d'un de ces romans, qui a amusé l'enfance de plus d'un d'entre nous, *«Les quatre fils Aymon»* par Huon de Ville-neuve, nous en donnera une idée plus claire. On y trouve les superstitions et les extravagances qui remplissent tous les romans de chevalerie : «Maugis (un magicien) avait été condamné à « mort par Charlemagne, et, en attendant son supplice il fut placé « sous une bonne garde. Il engagea sa parole envers ses douze « chevaliers de ne pas bouger de la nuit et les assura que, dans « tous les cas, ce ne serait pas sans aller rendre à l'empereur une « dernière visite.

« Dès que Maugis se vit sous la garde des douze pairs, par ses « secrets magiques, il les fit tous tomber dans un sommeil léthar- « gique. Charlemagne qui était venu s'assurer par lui-même que « son prisonnier était bien surveillé, ne pût se défendre d'une « forte envie de dormir. Il résista cependant jusqu'au matin, et il « allait donner les ordres nécessaires pour les préparatifs du sup- « plice, lorsqu'il tomba affaissé sur un lit. Aussitôt, Maugis pro- « fitant du silence qui régnait autour de lui, se leva en pro- « nonçant quelques mots. Ses chaînes tombent à ses pieds.»

Maugis s'évada ainsi. Le lendemain, sous la figure d'un pêcheur, il se présente à l'empereur et lui promet de lui faire reprendre Maugis. Il est placé à la tête des troupes impériales; les guidant, il s'engagea dans une gorge étroite, formée par des montagnes inaccessibles. L'empereur le suivait. — «Si vous voulez me per- « mettre, sire, dit le pêcheur, je marcherai seul en avant. Je crois « que ce serait plus prudent. L'empereur approuva. Alors, il « piqua des deux, gagna du terrain, et lorsqu'il fut à une certaine « distance, il se retourna et frappa la terre avec son bourdon qu'il « n'avait pas quitté. La terre s'entrouvrit, un précipice se forma « entre les deux montagnes et le sépara ainsi de l'armée de Char- « lemagne.»

Aujourd'hui les qualités du style, l'intérêt, la disposition du sujet font le mérite littéraire d'un roman; dans ce temps-là, l'intervention heureuse d'un génie, d'un sorcier ou d'un être surnaturel quelconque était indispensable au succès. On y trouve quelquefois des scènes vraiment grotesques. Ainsi pour poursuivre notre citation : «Dès que la nuit fut venue, Maugis sortit « de la forteresse et se rendit au camp de l'empereur. Par ses « charmes magiques, il répandit une vapeur qui fascina les senti- « nelles et leur donna une espèce de vertige. Aussitôt, elles se « mirent à lever un pied, et à tourner sans cesse sur l'autre

« jambe, sans pourtant bouger de place. Arrivé à la tente de
« Charlemagne, officiers, soldats, courtisans subirent le même
« charme et se mirent également à tourner sur eux-mêmes et sur
« un seul pied.

« D'abord, l'empereur ne comprit rien à ces pirouettes, il en rit
« ensuite, car, c'était vraiment curieux de voir tourner ainsi sur
« elles-mêmes, une jambe levée, tant de personnes sérieuses;
« puis, il fut pris à son tour de vertige, seulement au lieu de
« pirouetter, il s'endormit profondément. »

J. J. BEAUCHAMP.

(A continuer)

MONSIEUR MOI (1)

Par SALVATORE FARINA

VIII

OU L'ON PARLE DE LUI

(Extrait du carnet de Marcantonio.)

(Suite)

Marcantonio répugne à jouer le rôle d'un voleur incorrigible qui dérobe jusqu'aux objets qu'on lui donne. Ce sentiment paternel, que le hasard ou un tentateur anonyme lui attribue, est assurément un pur don, mais il sent qu'en accepter le mérite, c'est voler comme un coupeur de bourses. Ah ! si refuser cette louange était seulement assumer les torts d'un père oublieux, ou pointilleux, ou tenace dans ses rancunes, il se hâterait de dire à sa fille : « Chère Serafina, je ne sais rien de cette bague ni des autres preuves de souvenir dont tu me parles ; je n'ai jamais rien fait pour me rapprocher de toi. Et pourtant je t'ai suivie de la pensée ; mon amour dépité ne t'a pas abandonnée un moment. » Ah ! s'il pouvait parler ainsi sans mentir et cesser de paraître un père égoïste et dénaturé ?

— Mais tu le sais, insiste Serafina, puisque je te l'ai écrit. Tu as bien reçu toutes mes lettres, n'est-ce pas ?

(1) Du *Correspondant*.

— Je crois que oui, balbutie Marcantonio.

— Oh ! oui, tu as au moins reçu toutes celles qui devaient t'annoncer une grande joie ou une grande douleur, puisque chaque fois j'ai eu la preuve que ton cœur de père palpait à l'unisson de mon cœur de fille et de mère.

A cette dernière expression, Marcantonio dont les yeux révèlent l'émotion, comprend de quelle nature ont été ces joies et ces douleurs et un frisson l'agite pendant qu'il répond tout bas :

— C'est assez pour aujourd'hui ; parler trop te ferait mal. Plus tard, tu me raconteras tout ton passé.

Mais Serafina répète :

— Le passé n'appartient pas à moi seule.

Et Marcantonio est obligé de cacher son émotion derrière une nouvelle faiblesse.

— Je le sais, dit-il avec une tendre impatience, je le sais, ma chérie. Eh bien ! j'y consens, tu me parleras aussi de lui. Tu l'as donc beaucoup aimé ?

— Je l'aime encore tant ! s'écria Serafina dont la physionomie s'anime.

— Assez ! tu me conteras ceci plus tard. En ce moment, cela te ferait mal.

Serafina pâlit, mais son doux sourire garde toute son indulgence.

..

Marcantonio a changé de sentiments et de langage, mais il est resté ce qu'il a toujours été dans sa maison un tyran domestique, il a voulu à tout prix que Serafina fût malade et se mit au lit pour guérir. C'est en vain que la jeune femme a mis sa paleur et sa faiblesse sur le compte d'une maladie récente désormais enrayée, le professeur, après avoir affirmé en branlant la tête qu'il ne se laisserait pas abuser, a contraint sa fille à lui obéir.

Serafina est rentrée tout émue dans son ancienne chambre pour donner à son père la consolation de la voir dans son lit de jeune fille.

— Quand tu seras couchée, lui dit Marcantonio, tu m'appelleras je serai à côté et t'entendrai tout de suite.

Il ne va pas plus loin que derrière la porte ; il entend le frou-frou de la robe de soie noire, costume élégant que sa fille porte avec grâce, puis le bruit des bottines tombant à terre ; il a le temps à peine de se rappeler que ces bottines sont très fines, et que toute la toilette de sa fille est empreinte de ce bon goût que

la richesse seule ne sait pas combiner, mais qui n'est justifié que par la richesse, quand la voix de sa fille l'appelle.

Il rentre tout émue, pendant que Serafina rit, la tête sous les couvertures, contente maintenant de ce jeu qu'elle n'avait pas imaginé si plaisant. Sur le fauteuil, auprès du lit, on ne voit que la robe de soie, et à terre, les bottines; tout le reste de la dépouille de la jeune femme a été dissimulé par un trait de caractère ordonné où le père reconnaît Serafina. Il lui dit :

— *Bravissimo!* Je retrouve maintenant ma fille tout entière, bien qu'elle se cache... Tu ris encore, donc la guérison commence; laisse-moi t'embrasser comme au temps où tu étais petite fille.

Serafina baisse un peu les couvertures et montre son joli visage dont les yeux sont brillants de deux larmes de joie. Son père se penche vers elle et, en la baisant au front, il remarque qu'elle a gardé à ses oreilles deux énormes diamants; ils sont en strass évidemment, mais brillent comme s'ils n'étaient pas faux.

— Es-tu content? lui dit Serafina. Je me suis couchée pour te faire plaisir; pour me rendre la pareille tu vas me laisser me lever. J'ai passé tant de jours au lit que cela m'ennuie d'y rester.

— Il faut attendre la visite du médecin.

— Mon docteur, qui est célèbre à Milan, m'a ordonné de faire de l'exercice sans aller jusqu'à la fatigue, de bien me nourrir sans m'indigérer, et je crois sa prescription excellente.

— Quel est ce médecin?

— Le docteur D***.

— Ah! s'écrie Marcantonio en grattant son crâne dénudé, et perdu dans l'océan des conjectures.

Il le reconnaît, suivre son premier plan est impossible. Cette obscurité dont il a voulu entourer le passé est pénétrée de loin en loin par des éclairs rapides qui lui donnent des apparences plus terribles. Mieux vaut la certitude.

— S'il est vrai que tu te sentes bien, si tu ne crains pas que les forces te manquent, dit-il en caressant de sa grosse main le visage délicat de sa fille, parle-moi de ton passé, ma Serafina.

Et comme il prévoit le retour de l'objection que sa fille lui a opposée par deux fois déjà, il ajoute :

— Parle-moi aussi de *lui*.

Serafina ne demande pas une seconde autorisation; elle dit avec un accent où vibre une émotion vraie :

— Iginio est l'homme le meilleur, le plus estimable que j'aie connu sur terre, après mon père. Il m'a aimée dès le premier

jour comme il m'a aimée par la suite, avec une bonne humeur inaltérable, afin de me prouver, je crois, que notre amour était et devait être la joie de notre existence. Ce n'est pas ma faute si, de mon côté, je n'ai pas toujours été ainsi ; j'ai fait de mon mieux pour être heureuse, et quand le malheur est venu nous frapper, il nous a trouvés forts.

— Le malheur ! balbutie Marcantonio, le malheur s'appelait l'abandon de ton père.

Serafina lui serre la main et le regarde avec tendresse, mais sans le démentir.

— Oui, dit-elle, puis le malheur nous attaqua d'un autre côté, mais il nous trouva souriants parce que nous nous aimions. Tu n'as pas voulu connaître Iginio, et cependant il était digne de toi.

Le coup est porté. Marcantonio l'a reçu sans protester ; mais Serafina ne peut continuer, tant elle est oppressée par l'angoisse de son émotion. Les terreurs du malheureux père se réveillent.

— Tu vois, s'écrie-t-il, ce sujet te fait mal ; parlons d'autre chose.

— Non, laisse-moi te parler de lui. J'ai toujours cru devoir l'aimer d'autant plus que tu ne voulais pas lui donner une place dans ton cœur, et j'ai toujours craint de ne pas l'aimer assez. Je voudrais, au moins à présent, te voir abandonner son antipathie

— Je lui ai tout pardonné ! murmure Marcantonio.

— Merci... mais laisse-moi continuer. Quand nous étions à l'étranger, au froid, au chaud, dans ce monde théâtral où personne n'a d'amitié sincère, qui essayait mes larmes, qui me communiquait son courage, qui me soignait dans mes maladies ? Lui seul. Qui me parlait de toi sans amertume ? Toujours lui. Lorsque ton silence me peinait, c'était lui qui te trouvait des excuses. Il savait lire dans ton cœur, même de loin, et il ne se trompait jamais. « Il faut prendre en douceur ses allures, me disait-il ; ton père est un peu sévère, parce qu'il est habitué à trôner dans sa chaire de professeur. » (Père cela ne t'offense pas que je te raconte ceci ?) « Sa science même est austère. Tu ne dois pas espérer qu'il l'écrive ; il a juré de ne pas te considérer comme sa fille, et je suis sûr qu'il ne répondra pas de longtemps à tes lettres ; mais tu dois lui écrire, d'abord parce que c'est ton devoir ensuite parce que cela lui fera du bien. » Et quand, à la veille de devenir mère, à Bucharest, je reçus ton premier signe de réconciliation, cette bague qui n'a plus quitté mon doigt, Iginio, qui délirait déjà, accablé par la fièvre typhoïde qui a failli me l'enlever, me dit alors : « Tu le vois, Serafina, ton père te pardonne

et te dit : *aime* ; il a choisi ce moyen de t'exprimer ses sentiments. Ton père est bon, je le connais, va. Tu verras qu'il te comblera de cadeaux. Mais n'espère pas qu'il t'écrive, il n'y faut pas songer. Il est fait comme cela, je le connais.» Il avait bien deviné, père ; tu ne m'as jamais écrit.

— Non, murmura Marcantonio, en laissant tomber sa tête, fatiguée par mille visions, jusque sur le marbre de la table voisine, non, je ne t'ai jamais écrit.

— Qu'importe ! répond Serafina en avançant sa main pour lui faire une caresse filiale, ta correspondance muette a suffi pour me consoler. Nous t'avions offensé et ne méritions rien de plus... Lorsque mon pauvre Marcantonio naquit, Iginio était encore dans sa convalescence ; ton don à l'accouchée nous fit tous guérir plus tôt. Nous mangions tous les deux notre potage dans la coupe d'argent et avec le couvert que tu m'avais envoyé ; je mangeais la première, lui ensuite... Un mois après, il chantait et on lui faisait un triomphe. Tu te souviens ?

Marcantonio ne répond pas ; il a fermé les yeux et il a vu surgir dans cette obscurité un petit personnage qui lui fait cent cajoleries pour l'amener à jouer avec lui. Le pauvre homme voudrait faire un jeu de baisers, mais l'enfant s'y refusant, il n'ose lui dire : « Je suis ton grand-père. »

La scène noire change à chaque parole nouvelle de Serafina, selon qu'elle y introduit ou en éloigne un personnage. C'est ainsi que disparaît tout à coup le petit Marcantonio, et le grand-père, resté seul, ne parvient pas à étouffer un gémissement.

— Quand mon pauvre enfant mourut... continue Serafina, mais elle s'arrête avec émotion, parce qu'elle a entendu un sanglot.

— Si tu l'avais vu ! reprend-elle après une pause. C'était le portrait d'Iginio ; il avait, comme lui, les yeux à fleur de tête, un peu ronds, mais beaux, et aussi son sourire. Son front, plus haut rappelait le tien, et ses cheveux bouclaient sur la nuque, comme tes cheveux.

Elle esquisse ce portrait en caressant les boucles grises de son père, restés clair-semés d'une superbe chevelure qui a été le plus grand avantage physique de Marcantonio.

— Je t'ai écrit toutes ces choses, mais te les dire ici, dans mon lit de jeune fille, où se sont éveillés jadis mes sentiments, où j'ai fait tant de rêves de bonheur, te les dire ainsi, ma main dans la tienne, m'est bien doux. Père, cela ne t'ennuie pas que je te répète des choses que tu sais ?

— Non, dis-moi tout comme si je ne savais rien, comme si ton

père revenait d'un méchant monde éloigné, où l'on oublie toutes ses affections.

Marcantonio relève la tête et sourit à sa fille, qui continue ainsi :

— Je te parlerai de lui, toujours de lui, puisque tu me le permets. Si tu avais pénétré son cœur, si tu avais su combien il est riche de bonté, il y a longtemps que tu lui aurais pardonné l'offense qu'il t'a faite en m'aimant. A Barcelone, un soir, devant un café, un pauvre diable chantait l'air de la *Calomnie du Barbier* en s'accompagnant de sa guitare. Les assistants riaient, mais de moquerie, parce que la voix du chanteur était rauque et la guitare discordante. Quand le misérable, qui avait la faim peinte sur le visage et surtout dans les yeux, voulut faire la quête, le premier auquel il s'adressa lui dit une grossièreté, le second lui tourna le dos. Le malheureux n'osa pas continuer le tour de l'assistance ; il jeta autour de lui un regard éperdu, ramassa son béret qu'il avait posé à terre et se disposa à s'en aller. Nous étions assis près de là, et j'attendais, mon aumône à la main, qu'il vint la réclamer. Sais-tu ce que fit Iginio ? Il me dit avec son regard riant : « Attends-moi ici. » Puis il se leva et rejoignit le mendiant qu'il pria de lui prêter sa guitare. Et là, devant tous les clients du café, au milieu de la foule des passants qui grossissait autour de nous, il chanta l'air de la *Calomnie*, comme il sait le chanter, lui ! C'était superbe, mon père, superbe, quoique la guitare fut fautive. Les bravos qui éclatèrent de toutes parts m'émurent plus que ceux que mon mari recueillait chaque soir au théâtre. Il rendit la guitare au mendiant qu'il envoya faire la quête ensuite. A chaque pièce de monnaie qui tintait dans son béret, ce malheureux laissait tomber une larme ; je lui donnai aussi une larme avec mon obole, et peut-être plus d'une femme de l'assistance fut aussi sensible que moi. Mais je fis quelque chose de plus. Je dis à mon Iginio : « Allons-nous-en. » Nous partimes vite, et quand nous fûmes arrivés dans une rue obscure, je lui donnai un baiser furtif, comme si je n'étais encore que son amoureuse.

Après un moment de silence, Serafina reprend :

— Mon Iginio n'a jamais démenti son caractère ; du premier jour que je fus sa femme, il sut m'inspirer ce courage tranquille et riant qui est si rare, même chez les hommes. A notre retour du Caire en Italie, on nous fit faire la quarantaine, à Naples, dans une sorte de maussade caserne, et le temps nous aurait semblé mortellement long s'il n'avait su l'égayer. Et comment ? En chantant certaines parodies dans lesquelles il remplissait plusieurs rôles. Le ténor et la prima donna, malades tous les deux,

étaient restés au Caire ; mais le duo d'amour n'était pas supprimé pour cela ; c'était, au contraire, le morceau le plus désiré, le plus applaudi. Mon mari tenait alternativement les deux rôles. Il faisait aussi le chœur, parce que les choristes ne voyageaient pas avec nous, et il était impossible de rester sérieux à la mimique du chœur masculin, et aux voix affaiblies du chœur féminin. C'était lui qui improvisait certaines entrées de ballet, dans lesquelles il ne dansait pas ; lui qui ordonnait les saynètes, et tout cela pour nous maintenir en bonne humeur. A laisser faire les autres, nous serions morts d'ennui plutôt que du choléra ; il acceptait les remerciements de tous, mais il n'était pas content s'il n'apprenait de moi que je m'étais amusée. Il me demandait souvent : "Tu ne te sens pas très malheureuse ?" et quand je l'assurais que, tout au contraire, j'étais heureuse autant que possible, il me disait : "Tu sais bien que j'ai juré de faire ton bonheur ; si tu t'aperçois que je n'y réussis pas ou que je suis sur le point de commettre une bêtise, avertis-moi." Enfin le ciel voulut me rendre la consolation qu'il m'avait donnée, puis enlevée. Il nous naquit une fille que nous appelâmes Faustina, en souvenir de ma pauvre mère. Nous étions à Plaisance quand je reçus le trousseau que tu destinais à ma fille. A ce moment, quel grand bien me firent ces deux mots : *A Faustina*, qui l'accompagnaient. Ces mots étaient de ta main et je les accueillis comme un bon augure. Je t'écrivis alors que Faustina, ainsi bénie par son grand-père, ne me serait pas enlevée par la destinée, qu'elle grandirait en beauté et en bonté, vivante image de celle dont elle porte le nom, afin de pouvoir te dire un jour son amour filial...

Marcantonio a relevé sa figure pâissante, il cherche à lire dans les yeux de sa fille et ne respire plus. Cette angoisse dure peu ; elle expire dans un soupir doux et tendre.

— Ce jour est arrivé, dit la jeune femme en hésitant. Faustina attend ta visite. Elle a cinq ans aujourd'hui et elle est très mignonne. On prétend qu'elle me ressemble ; mais je crois plutôt qu'elle ressemble à la pauvre maman. Elle te connaît ; elle a vu ton portrait, et nous lui avons tant parlé de toi ! L'autre jour, avant que tu m'eusses écrit cette lettre qui m'a comblée de joie et de trouble, elle a cru te voir de la fenêtre et elle t'a appelé : "Grand-père ! grand-père !" Moi, j'étais au lit, et il y avait là quelqu'un...

Serafina s'interrompt ; son visage s'est empourpré ; elle, aussi, subit son angoisse.

— Quelqu'un ? répète Marcantonio.

— Oui, quelqu'un qui ce jour-là n'avait pas encore de nom, mais qui maintenant en a plus d'un... Quelqu'un qui pleurait parce qu'il avait faim, mais sa pauvre mère n'avait pas de lait.

— Grand Dieu ! bulbutie Marcantonio, c'est ton enfant. Cette maladie, c'était...

— Oui, répond Serafina.

Après un instant de silence, Marcantonio demande d'une voix rauque, sans écarter ses mains qui lui couvrent le visage :

— C'est un fils ?

— Oui, un beau garçon, qui a juste quarante jours.

— Imprudente, d'être sitôt sortie ! murmure le père. Et il se nomme ?

— Marco, Antonio, Corrado, Iginio, Maria.

— Marcantonio?... où est-il maintenant ?

— En nourrice. Mais Faustina est à la maison et attend sa maman.

— J'irai, moi. L'enfant me connaît. Ne bouge pas d'ici, de peur de prendre mal. Reste tranquille; il est trois heures, l'heure de mon cours au lycée ; mais je trouverai un prétexte pour rendre mes écoliers heureux.

Marcantonio embrasse sa fille et sort en hâte. Il a l'esprit troublé et le cœur en désordre. Il sent le besoin d'être seul. Serafina le suit de l'œil jusqu'à ce qu'il ait disparu, puis elle sort du lit où elle est entrée à demi vêtue. Une joie malicieuse s'épanouit sur sa figure,

IX

DEUS EX MACHINA

C'est l'heure de la seconde leçon de métaphysique au lycée ; mais aujourd'hui. l'Être, plein de pitié pour ses créatures, a permis que Marcantonio, sorti avec l'intention d'annoncer une brève leçon du haut de sa chaire, ne se laisse pas même entrevoir au lycée. Imaginez la joie des créatures de la seconde classe.

Marcantonio se dirige vers la rue lointaine de Torino ; fidèle à son principe de ne pas laisser rouiller ses jambes, il fait la course à pied ; il va d'un pas pressé, ce qui ne l'empêche pas de réfléchir.

Il agite dans sa tête certains problèmes embrouillés auxquels il

n'a pas encore trouvé de solution. En voici un : " Dans quelle situation de fortune ce bon garçon d'Iginio Curti a-t-il laissé sa veuve ? " En écrivant à M. *Moi*, Serafina disait ne posséder d'autre capital au monde que son cœur et *son bel art* ; mais, pour se présenter chez son père, elle était mise avec élégance et portait de gros diamants aux oreilles. Son médecin, dans sa dernière maladie, était le docteur D***, un spécialiste célèbre, de ceux qui se font demander deux fois et payer quatre. A en juger par ce dernier fait, même si ses diamants sont en strass, la veuve d'Iginio Curti est riche.

Cela doit être. Un bouffe honnête homme ne pouvait, après avoir donné deux enfants à sa femme, s'en aller *ad patres* en laissant sa famille à la charge d'un beau-père qui vit petitement de la métaphysique.

D'autre part, la lettre était explicite : " Je suis pauvre, " etc., et ceci était dit à M. *Moi*, qui réclamait une épouse à la quatrième page du *Secolo*. " Quelle honte ! pense Marcantonio ; ma fille, à peine un terme légal de son veuvage, mère de deux enfants dont le dernier avait trente-huit jours seulement, se disposer à accepter les vœux d'un anonyme ! Quelle humiliation pour elle, si elle savait jamais que cet anonyme était son père ! Mais elle ne le saura pas. "

Comment accorder cette hâte à s'offrir à de secondes noces avec l'amour ardent conservé au mari défunt ? Que le cœur de la femme abonde en anomalies, Marcantonio le sait, mais à ce point !... La misère seule explique la chose, sans la justifier. Assurément, Serafina est pauvre, comme elle l'a dit ; non seulement ses brillants sont du strass scénique, mais sa robe de soie est de la même provenance. Et puis Marcantonio ne se connaît pas aux toilettes féminines !

Le bouffe Curti — cette perle des bouffes — a fait la prouesse ou la niche — nommez la comme vous voudrez — de voler une fille à son père, d'engendrer deux enfants et de mourir après pour léguer tout cela à l'aïeul trahi !... Peu importe ! Marcantonio est préparé à tout, leur mère est retournée pour toujours à la maison paternelle, la petite Faustina et le petit Marcantonio grandiront dans cet appartement où leur mère a été élevée, sous la tutelle du même dévouement, bénis par les mêmes caresses. Marcantonio n'est pas riche, mais il possède quelques épargnes qu'il s'ingéniera à faire fructifier ; il ajoutera un troisième cours à ses deux cours du lycée, quand il voudra. Et ainsi à l'aide d'un peu plus de métaphysique et de beaucoup d'économie, bien ou mal, on parviendra à vivre tous les quatre. Et les registres de l'état civil ne

sauront jamais rien de la double sottise qu'une cantatrice (cantatrice ! et dans quel rôle, ô lumignons de la rampe, avez-vous éclairé Serafina sur la scène ?), qu'une cantatrice et un professeur allaient commettre.

Quand l'esprit de Marcantonio est délivré de cette idée, d'autres problèmes se posent devant lui : " Qui a fait le cadeau à Faustina de son trousseau de baby ? Qui a donné à Serafina l'anneau à chaton secret où on lit le mot *ama* en caractères majuscules ? Le mot *ama* contient, il est vrai, les initiales de son nom, mais comment ? dans cet ordre fantastique : Abate Marco Antonio, ainsi que sa fille et son gendre s'étaient obstinés à l'adopter. Les vraies initiales de Marcantonio Abate, au lieu d'un conseil tendre aurait fourni une formule dubitative, la quintessence de toute la philosophie humaine. Donc qui a fait ces cadeaux ? *Lui*. Qui a répondu ainsi à chaque lettre repoussée ? *Lui*. Mais où sont allées toutes ces lettres ? Marcantonio n'en a jamais reçu que trois. A qui sont parvenues les autres ? "

S. BLANDY.

(A continuer)

LA DAME D'ELLERMORE

(Suite)

II

Pour la première fois, M. Campbell oubliait ses devoirs d'hôte ; il était froissé dans son orgueil, blessé dans ses sentiments les plus chers. Charlotte, qui assistait à notre entretien, toucha légèrement le bras de son père, en faisant tout bas appel au calme et à la patience de M. Campbell ; en même temps elle attachait sur moi un regard suppliant.

« Ce n'est, croyez-le, monsieur, qu'à contre-cœur que je me suis engagé à remplir cette pénible mission... Je ne m'y serais jamais décidé si je n'eusse été poussé pour ainsi dire malgré moi et si miss Campbell n'eût été aussi clairvoyante. »

Le vieillard jeta sur sa fille un regard affectueux, mais en même temps d'une grande sévérité.

« Enfin, me direz-vous, qui était cette femme ? reprit-il d'un ton emporté. Voilà ce que je tiens à savoir ; voilà ce que je vous somme de me dire ? »

Mes yeux rencontrèrent ceux de Charlotte. Je crus y lire qu'elle avait deviné l'idée singulière, fantastique, qui s'était de nouveau emparée de mon esprit, en dépit même de ma volonté et de ma raison.

III

M. Campbell resta inexorable, et, quoique visiblement troublé et irascible, il se refusa à tenir aucun compte des paroles que je lui avais transmises.

« C'est le fait de quelque femme peu recommandable, quelque intrigante comme il y en a tant, qui aura saisi ce moyen de faire le mal sans être connue. »

Il s'excusa en galant homme des paroles offensantes qui lui étaient échappées.

« Ce n'est pas digne d'un homme bien né. »

Il était confondu d'avoir pu s'oublier ainsi.

« Quant au message, ajouta-t-il, cela ne signifie rien, absolument rien. »

Le temps ramena un peu de calme dans nos esprits ; il y avait pourtant encore tant d'agitation dans l'air, le lundi-matin après le départ des jeunes gens pour la ville, que, feignant d'avoir reçu une lettre qui ne me permettait pas de rester plus longtemps, je déclarai que j'étais obligé de quitter Ellermore le même jour dans la soirée. Charlotte et son père devinèrent évidemment le vrai motif de mon départ précipité ; mais ni l'un ni l'autre n'essayèrent de me retenir. Si pénible que cela fut pour mon amour-propre, force m'était de m'avouer que Charlotte, elle-même, semblait désirer mon départ. Néanmoins je n'eus pas à souffrir longtemps de cette supposition humiliante, car, sous le prétexte de faire ensemble une dernière promenade, miss Campbell profita du tête-à-tête pour me prier de vouloir bien lui rendre un service important.

« Je suis prêt à faire pour vous non seulement le possible, mais l'impossible, lui répondis je.

— Cette réponse ne m'étonne pas, reprit-elle, et je comptais si bien sur vous, que je ne vous ai exprimé ni regret de votre départ ni prières pour vous retenir. Je ne ferme pas systématiquement les yeux comme le fait mon père, monsieur Temple. Quelle que soit la personne qui vous a parlé, il y a, j'en suis sûre, quelque chose de sérieux dans la communication qu'elle vous a faite. Je vous demanderai donc d'aller voir Collin et de me dire ce qui en est !

— Collin ! ripostai-je ; mais c'est à peine si nous nous connaissons ! Ce n'est pas lui qui m'a invité, mais Charles...

— Et moi donc ! Me comptez-vous pour rien, monsieur Temple ? répliqua-t-elle avec un gracieux sourire ; croyez-m'en, le fait seul de venir d'Ellermore suffit pour expliquer votre démarche, et je ne me contente pas de vous prier, monsieur Temple, je vous supplie de faire ce que je vous demande et de me dire la vérité, toute la vérité.

— J'irai, puisque tel est votre désir, miss Campbell. »

Nous marchions l'un à côté de l'autre sur le bord du lac, allant

et revenant sur nos pas ; la surface de l'eau, éclairée par les rayons de feu du soleil couchant, brillait comme un miroir d'or ou un bouclier d'acier bruni aux reflets métalliques. Si grave que fut le sujet de notre entretien, je n'en étais pas moins captivé par la splendeur inouïe de cet effet de lumière.

Miss Campbell se mit à me raconter, tout en marchant, comme quoi les goûts, les habitudes et les penchants de Collin faisaient exception à tous ceux du reste de la famille, et bien d'autres choses encore, que j'étais loin de soupçonner ; il s'était lancé dans un monde plus ou moins interlope. On avait espéré que tout cela n'aurait qu'un temps, car, au fond, c'était la bonté même.

« Vous souvenez-vous comme il était aimable et affectueux pour moi lors de notre séjour en Suisse ? Il a le cœur excellent. »

Ces confidences me dévoilèrent un nouveau côté de la vie et du caractère de ma jeune hôtesse. Ce milieu, que je croyais jusque-là si heureux, si uni, n'était pas plus exempt qu'un autre de soucis, et miss Campbell devait avoir sa large part de tribulations. Nous reprîmes le chemin de la maison, en continuant à causer amicalement. Le moment de mon départ approchait ; je n'avais plus que le temps de rentrer pour prendre mon dernier repas à Ellermore. En arrivant près de la porte, toujours ouverte nous aperçûmes M. Campbell ; il se dirigeait vers nous d'un pas précipité. Cette allure, si différente de la gravité habituelle de sa démarche, me frappa ; ses pieds avaient l'air de se brouiller, de se croiser l'un sur l'autre, tant son agitation était grande ; son chapeau était posé très en arrière ; les pans de sa redingote, soulevés par la rapidité de sa course, voltigeaient de droite et de gauche. Il semblait poussé en avant, soit par la force d'une grande frayeur, soit par l'impétuosité du vent. Dès que sa voix fut à portée de nous, il nous appela tous deux, en nous faisant signe d'accourir, puis il rebroussa chemin sans ralentir son pas. Charlotte s'élança à sa suite ; je la suivais de près. M. Campbell n'adressa pas la parole à sa fille quand elle l'eut rejoint ; il fit mine de la repousser lorsqu'elle voulut lui prendre le bras.

Ce n'était pas le moment de perdre le temps en expressions de sympathie. Sans faire halte un instant, il continua sa course jusqu'à l'allée de la Dame, qui, sous les arbres inondés de soleil, faisait l'effet d'un ruban d'or. Ce dut être une vraie fatigue pour M. Campbell d'en gravir la pente, assez raide, avec une pareille célérité. Après avoir franchi quelques mètres de l'allée, il s'arrêta, puis regarda tour à tour sa fille et moi ; aussitôt, d'un geste

impératif il leva la main, comme pour commander notre attention. M. Campbell, d'une pâleur livide, la physionomie bouleversée, faisait peine à voir ; de grosses gouttes de sueur perlaient son front ; il semblait désirer parler et être dans l'impossibilité d'articuler un mot.

Toujours de la main, il nous enjoignait d'écouter ; je restai pendant une ou deux secondes uniquement absorbé par l'expression de son regard terrifiant. Il m'était impossible de me rendre compte de ce qu'il désirait de nous. La brillante lueur du soleil couchant frappait obliquement et semblait entrer dans notre poitrine comme une lame de feu. Les feuilles des arbres frémissaient à peine au souffle d'une légère brise.

Les oiseaux gazouillaient à mi-voix ; le calme qui nous entourait était si complet qu'on distinguait jusqu'au faible remous de l'eau, quoique le lac fut bien loin de nous ; rien ne troublait le repos de la nature prête à s'endormir. Que pouvait donc signifier le geste impératif de M. Campbell ? Que désirait-il de nous ? Charlotte pâlisait à vue d'œil. Il me semble encore les voir, elle et son père, tous deux livides, devant mes yeux : le vieillard à la tête chenue, au visage spectral, à la prunelle de plomp, fixe, pétrifiée, elle, l'oreille tendue, sans voix, sans mouvement, bouche béante ; tout, jusqu'à ses vêtements, pour ainsi dire, semblait imprégné de son anxiété ; mais plus elle écoutait, plus ses joues blémisaient. On eût dit que son sang se glaçait dans ses veines en attendant un arrêt fatal. Tout à coup, M. Campbell laisse retomber sa main :

« Elle est partie ! elle est partie ! » s'écria-t-il d'un ton désespéré.

Puis il ajouta d'une voix brisée par l'émotion :

« J'imaginai que cela ne tenait qu'à moi ; depuis quelque temps, je sens que je baisse ; par moments, je ne dois plus avoir toutes mes facultés ! »

Ah ! qu'il était pénible d'entendre le malheureux vieillard faire ainsi cet humiliant aveu, dans l'espoir, peut-être, d'y trouver une solution à ses terreurs !

« Oh ! mon père ! mon cher père ! » s'écriait Charlotte, appuyant la main sur le bras de M. Campbell.

Un changement s'était fait tout à coup en elle. Dominant son émotion, elle avait retrouvé son sang-froid et recouvré la parole :

« C'est sans doute un simple avertissement, dit-elle ; tout n'est peut-être pas désespéré encore ! »

Le vieillard, pour toute réponse, se borna à répéter ces mots :

« Elle est partie ! elle est partie ! »

Après un moment de silence, il ajouta :

« Vous rappelez-vous ce qui est arrivé la dernière fois ?

— Oh ! mon père ! mon père ! » s'écria Charlotte d'un ton suppliant.

Il me parut qu'il était de mon devoir, comme étranger, de m'éloigner un peu. Tous deux semblaient frappés de stupeur en se regardant. M. Campbell poussa un soupir à fendre l'âme : puis s'adressant à sa fille, lui dit :

« Vous jetterez quelques effets dans une valise et nous partirons par le premier train ; il n'y a pas de temps à perdre. »

Nous quittâmes, en effet, Ellermore tous ensemble ce soir-là. Jamais voyage ne me sembla si long et si fastidieux ; Charlotte, pour la première fois de sa vie, s'absorbant dans sa propre inquiétude, paraissait oublier celle des autres ; la fixité de son regard était effrayante ; son père, à qui tout déplacement était depuis longtemps défendu par les médecins, était si fatigué lorsque nous arrivâmes à Londres qu'il ne me parut pas possible de quitter mes tristes compagnons de voyage. Voici comment je me trouvai involontairement mêlé aux douloureux événements qui suivirent ; j'étais, en effet, présent à la scène tragique, dont plus d'un lecteur se souviendra sans doute d'avoir lu le récit dans les journaux.

Il n'y avait pas de folie dont Collin ne se fût rendu coupable ; cette vie de dissipation l'avait non seulement conduit à sa perte, mais avait compromis la maison d'affaires dont il avait la direction ; ajoutez à cela qu'il avait épousé une femme indigne de porter un nom honorable et honoré ; aussi, lorsque son père et sa sœur parurent soudainement devant lui, l'infortuné, saisissant un pistolet posé près de lui sur sa table, se fit sauter la cervelle sous leurs yeux. Le souvenir de ce drame m'épouvante encore comme au premier jour. Le malheureux ne put apparemment supporter, en face de son père et de sa sœur, la vue de celle qui était sa femme, et du tas de lettres amoncelées sur sa table, multiples avant-coureurs d'une catastrophe imminente ! Je renonce à dépeindre une telle scène. Le père, depuis longtemps menacé d'une attaque d'apoplexie, tomba frappé de paralysie ; il me fallait traîner Charlotte de son frère mort à son père mourant, ou pire encore, c'est-à-dire se survivant à lui-même. En attendant l'arrivée de Charles, c'est moi qui m'occupai du moribond ; on me divulgua franchement la gravité

des affaires ; on craignait que la catastrophe n'engloutit tout ! Mais peu à peu quelques points s'éclaircirent à l'horizon. La position ne semblait plus être aussi compromise qu'on l'avait cru d'abord ; il fallait se décider entre trois partis : ou abandonner la maison d'affaires, origine de leur fortune ; ou envoyer les jeunes gens travailler de côté et d'autre ; ou faire un effort désespéré pour remettre à flot la maison d'affaires, en réduisant au strict nécessaire les dépenses d'Ellermore. Charles ne se décida qu'à grand'peine à suggérer ce dernier plan à sa sœur. Elle avait pourtant trop de bon sens et de dévouement pour repousser une telle proposition.

« Nous sommes tant de monde ! disait-elle, non seulement il faut songer aux grands, mais aux petits ! »

Et, en effet, le nombre de tous ceux qui gravitaient autour d'elle m'effrayait. Dès que M. Campbell fut transportable, on l'emmena à Ellermore ; mais ce n'était qu'une amélioration relative, car il restait dans un état de prostration effrayant. Heureusement qu'il ne conservait nul souvenir de ce qui s'était passé en dehors de la suspension momentanée de toutes ses facultés. Il avait un côté paralysé, le cerveau presque complètement pris, et toutes les exigences d'un enfant relevant de maladie ; il fallait sans cesse s'occuper de lui. Il lui arrivait parfois d'adresser, inconsciemment, les questions les plus poignantes à sa malheureuse fille :

« Qu'est devenu Collin ? Serait-il malade ? Est-il chez lui ? Pourquoi ne cherchez-vous pas à le marier ? c'est ce qui pourrait lui arriver de plus heureux. »

Charlotte répondait avec une patience imperturbable à toutes les questions de son père, en abondant toujours dans son sens. Je ne pris congé d'eux qu'après les avoir installés dans un sleeping-car que j'avais retenu d'avance. M. Campbell m'exprima sa satisfaction de retour chez lui, disant qu'il aurait certainement quitté Londres plus tôt si sa fille n'eût tant tenu à voir la ville, et qu'il comptait retrouver Collin à Ellermore ; après quoi, se retournant vers Charlotte, il ajouta :

« C'est que je crains, parfois, de n'avoir plus conscience de ce que je dis ; heureusement que ma fille est là pour me remettre dans le droit chemin. Collin est un si honnête garçon, si capable ; il est d'avis que tout s'arrangera, pourvu que je me retire. Je ne suis plus en état de travailler. Vous verrez certainement mon fils à Ellermore, monsieur Temple. »

Maintenant il me reste encore à dire, au risque de paraître ridicule, absurde même, que jusqu'au jour où M. Campbell et sa

filles quittèrent Londres, je rencontrai, ou je m'imaginai rencontrer sans cesse la dame voilée qui m'était apparue à Ellermore. Apercevais-je un groupe de deux ou trois personnes : elle en était ! Quelqu'un se dirigeait-il vers moi : c'était elle encore ! Marchait-on derrière moi : c'était toujours elle ; puis, dès que je faisais mine de vouloir la rejoindre, elle s'esquivait avec une célérité qui déjouait tous mes plans !

Je l'aperçus encore sur la tombe de Collin. Mais à quoi sert de demeurer plus longtemps sur cette hallucination, si c'en est une ! Du jour où les Campbell quittèrent Londres, je ne la vis plus !

IV

A ces événements succéda une période de calme complet dans ma vie. L'existence me semblait dorénavant dépourvue de tout intérêt ; je repris le cours habituel de mes occupations peu attachantes ; je jouissais d'une position indépendante, ce qui est peut-être de toutes les conditions la plus confortable, mais la plus monotone. Si jamais disciple de Salomon ambitionna cet état, ce fut, sans nul doute, lorsque, blasé comme son maître, il découvrit que l'ambition et le plaisir n'étaient que vanité ! N'ayant ni les devoirs ni les charges de la famille, je ne poursuivais d'autre objet que celui de ma satisfaction personnelle. En avais-je assez de mon appartement solitaire, j'allais faire des visites. En avais-je assez de l'Angleterre, je voyageais. En dépit de ces agréments, je ne m'en ennuyais pas moins royalement. Comment en eût-il pu être autrement, après avoir senti et connu (seulement par procuration), il est vrai, les émotions et les épreuves de la vie réelle ? Il va sans dire que le souvenir d'Ellermore occupait souvent mes pensées ; je me faisais les plus graves reproches de suivre, à moitié endormi dans ma paresse égoïste, les différentes phases du malheureux sort de mes amis. Quand donc l'économie politique offrira-t-elle à l'homme aux prises avec les difficultés de l'existence des services plus effectifs que les sympathies stériles de ses semblables ? Quoique Charlotte se gardât bien de jamais exprimer une plainte dans ses lettres, je n'en éprouvais pas moins très vivement, en les recevant, le regret de ne pouvoir lui tendre une main secourable. Un jour, elle m'écrivit qu'on était décidé à vendre Ellermore, mais que l'état de son père interdisait jusqu'à la pensée de lui dire ce qui en était. Par suite des malheurs épouvantables qui l'avaient frappé, il ne se souvenait plus de

rien, et ne cessait d'adresser à sa fille les questions les plus déchirantes. « J'espère que Dieu me pardonnera les mensonges que je suis obligée de faire, me disait-elle. Nous redoutons de laisser pénétrer près de lui l'âme qui vive, de peur qu'il ne vienne à découvrir la vérité. Tout mensonge, ajouta-t-elle, même en vue d'un but utile, m'est toujours un remords. Le docteur Maxel, qui n'a, lui, aucun scrupule quand il s'agit de la santé de ses malades a imaginé d'ordonner à mon père un changement d'air. A la faveur de ce stratagème, on pourra réaliser le projet de vente en question ; mais que de complications pour soutenir cette feinte jusqu'à la mort de mon pauvre père ! »

Peu après, elle m'écrivit qu'Ellermore était vendu à l'amiable, et que, grâce au dévouement de bons amis, la maison d'affaires était remise à flot. Rien dans sa lettre ne pouvait donner à penser combien il lui en devait coûter de quitter Ellermore, ce lieu de sa naissance, rempli pour elle des plus chers souvenirs ! Elle s'était interdit toute hésitation, aussi bien que toute récrimination. Une seule chose la préoccupait : c'était d'épargner à l'infortuné vieillard l'angoisse de la réalité.

Je ne fus plus jamais invité par miss Campbell ; mais, ne pouvant résister plus longtemps au désir de la revoir et de lui venir en aide, je pris l'initiative de lui exprimer l'intention de me rendre prochainement à Ellermore, motivant d'ailleurs ma visite par l'offre de m'occuper de M. Campbell pendant le déménagement.

On approchait de la Noël quand je partis. Les Campbell ne devaient plus rester dans leur domaine qu'une semaine ou deux. On avait réussi à persuader au pauvre malade, que l'état de sa santé exigeait le séjour d'un endroit calme et bien abrité, où l'on envoie les convalescents. Charlotte m'avait écrit une lettre désespérée à la veille de commencer ses préparatifs de départ. « Le courage me manque », disait-elle, et, de sa part, c'était dire beaucoup ! Elle craignait que le changement de vie ne rendit à son père conscience de la réalité ; que quelque fâcheux ne demandât des nouvelles de Collin. Ces mots : « Le courage me manque », me décidèrent à prendre le même soir le train rapide pour l'Ecosse ; le lendemain vers midi j'étais à Ellermore. Que tout y était changé ! La bruyère n'étendait plus sur la montagne un tapis cramoisi, mais gris.

La surface du lac ne semblait plus d'or, mais de plomb. Ce n'étaient plus des filets d'eau qui suintaient à travers les fissures du roc, mais des torrents qui s'en échappaient ! Les cimes des montagnes n'étaient plus mousseuses, mais déjà recouvertes d'un

léger duvet de neige. Les sapins seuls conservaient leurs feuilles toujours vertes. Les bouleaux dépouillés tranchaient comme des spectres blancs sur le fond du ciel bleu.

Les feux atténués du soleil ne brillaient plus du même éclat ; malgré cela, l'herbe mouillée, cristallisée par le givre et jurqu'aux moindres flaques d'eau lançaient en frissonnant comme des étincelles d'argent. C'est sous cet aspect nouveau que la maison m'apparut, entourée des longs squelettes des arbres et flanquée de ses jolies tourelles ; la pelouse, sur laquelle l'herbe croissait plus drue que jamais, était du plus beau vert émeraude. Des cheminées s'échappaient d'épaisses spirales de fumée noire. La porte de la cour, était toute grande ouverte comme d'habitude.

L'aspect de cette scène hivernale manquait de mouvement ; on n'y voyait pas le moindre symptôme de vie ; rien n'annonçait la présence toujours animée du fils de la maison ; la petite habitation du cocher, les communs étaient clos ; on avait déjà vendu chevaux et voitures. C'était, à vrai dire, la seule modification perceptible. Je connaissais de longue date déjà la servante que je rencontrai à la porte. Il n'y avait jamais eu un grand nombre de laquais à Ellermore. Je fus introduit par cette camériste dans le salon désert et morne.

« Mlle Charlotte ne quitte presque plus jamais monsieur, me dit-elle ; il est très faible. Mademoiselle reste constamment enfermée avec lui au premier ; ce n'est pas bon pour elle ; vous allez la trouver bien pâle et bien changée. Elle n'est plus la même ! »

Au bout de quelques minutes, miss Campbell entra ; son visage s'illumina lorsqu'elle m'aperçut ; elle me sembla, en effet, très changée. Aussitôt le premier moment passé, l'émotion la gagna et elle versa quelques larmes. Elle s'en excusa en me disant que ce n'était rien, et qu'elle était heureuse de me voir.

« J'espère, ajouta-t-elle, que vous ne m'en voudrez pas de vous quitter bientôt. Je reste presque constamment en haut près de mon père ; il m'est bien pénible de le tromper comme je le fais.

— Il ne s'agit ni de tromperie ni de mensonge, lui répondis-je.

— Si fait ; et un mensonge en entraîne toujours fatalement d'autres. Je vis dans des transes perpétuelles, craignant que mon malheureux père ne vienne à découvrir la vérité. »

Puis tout à coup, me regardant en face et souriant d'un sourire sinistre qui faisait mal à voir, elle me dit :

« Ellermore est vendu ! »

— Vraiment ! m'écriai-je d'un ton fort soucieux ; je m'étais bercé jusque-là de l'espoir qu'au dernier moment quelque événement imprévu s'opposerait au sacrifice.»

Charlotte commença par pousser un soupir, plus éloquent que bien des paroles ; puis elle reprit :

« Il semble presque content de partir maintenant et ne paraît plus penser à autre chose. Pauvre père ! pauvre père ! répétait-elle avec une tristesse inénarrable, s'il était seulement arrivé à destination. Rien ne m'a jamais causé tant d'appréhension que ce voyage. J'ai comme le pressentiment d'un nouveau malheur.»

Nous causâmes ainsi quelque temps tête-à-tête de tous les arrangements qu'elle avait pris. Charlotte devait arriver au dernier moment pour prêter main-forte à sa sœur ; il me parut néanmoins que je ne lui semblais pas être de trop. Au bout d'une demi-heure, elle me quitta en disant :

« Ce sera bien ennuyeux pour vous d'être ici, monsieur Campbell ; il n'y a plus personne, sauf les enfants, et encore les pauvres petits sont-ils devenus beaucoup trop sages pour leur âge, à force de s'entendre recommander de ne pas faire ceci, de ne pas faire cela. Il est inutile, n'est-il pas vrai, que l'on vous indique le chemin de votre chambre ? Il faut aller vous reposer monsieur Temple.»

Puis elle me tendit de nouveau la main, me disant :

« Je suis si heureuse de vous voir ! »

MRS. OLIPHANT (*Longman's Magazine.*)

(*A continuer.*)

REVUE SCIENTIFIQUE.

Sommaire : Machines à vapeur à basse et à haute pression—Locomobiles—Navigation à vapeur : Expérience du marquis de Jouffroy à Lyon, et de Fulton à Paris et à New-York—Premier bateau à vapeur circulant sur le St-Laurent—Les premiers navires à vapeur traversant l'Océan—Variétés : Expérience téléphonique à longue distance faite récemment en Belgique.

Le principal caractère de la machine de Watt avait été la transformation du mouvement rectiligne en un mouvement circulaire. Cette machine est à balancier ; pour conserver à la tige du piston une marche verticale, elle est reliée à l'un des bras du balancier au moyen d'un mécanisme ingénieux appelé *parallélogramme articulé*. De l'autre bras descend une forte tige ou *bielle* articulée à une tige plus courte appelée *manivelle*, fixée par l'autre bout, au centre d'une grande roue massive, nommée *volant*, avec laquelle elle peut tourner, transformant ainsi le mouvement de va et vient du piston transmis par le balancier, en un mouvement circulaire continu, par suite de la force d'inertie et de la vitesse acquise par le volant mis en mouvement, et qui permet de vaincre le *point mort*.

La machine est à condensation, c'est-à-dire que la vapeur, à sa sortie du cylindre, rencontre dans un compartiment, de l'eau froide amenée par une pompe dans une bache est instantanément condensée. Une pompe dite à air extrait l'air et le mélange d'eau dont une partie est envoyée au dehors, et une autre partie reprise par une autre pompe, dite *alimentaire*, est refoulée dans la chaudière à vapeur. Une combinaison de tringles mue par une excentrique placée sur l'axe du volant fait manœuvrer le *tiroir* qui distribue la vapeur dans le cylindre. Enfin le modérateur à force centrifuge, mu aussi par le volant, régularise l'arrivée de la

vapeur en fermant, plus ou moins une valve, suivant que le mouvement de la machine s'accélère ou se ralentit.

Tous les travaux de James Watt, commencés en 1763, étaient terminés en 1782. Watt était né en 1736 et il mourut en 1819, laissant une fortune considérable.

..

La machine de Watt est dite à *basse pression*, parce que la vapeur était employée chauffée seulement à la température de l'ébullition de l'eau et sous une pression ne dépassant guère celle de l'atmosphère. L'énorme quantité d'eau nécessaire pour la condensation, 200 gallons par cheval et par heure, pouvait constituer un grave inconvénient dans bien des cas. Mais pour y remédier, il n'y avait qu'un moyen : supprimer la condensation et laisser échapper la vapeur dans l'air ; mais alors, il fallait que la tension de la vapeur fût doublée, c'est-à-dire qu'elle fût au moins de deux atmosphères, une atmosphère de tension devant servir à vaincre la résistance de l'air atmosphérique lors de l'échappement ; en un mot il fallait établir des machines à *haute pression*, qui, après diverses tentatives, furent définitivement rendues pratiques en 1796 par l'Américain Olivier Evans.

C'était un nouveau pas immense. En effet, les machines à haute pression sont infiniment plus simples. De plus elles tiennent moins de place, coûtent moins cher, et à égalité de force effective, elles consomment moins de combustible.

Un autre progrès important qui remonte à Watt, mais qui ne fut rendu réellement pratique qu'en 1804, fut la machine à détente de Woolfe. Ici la vapeur, au lieu d'agir en plein pendant toute la course du piston, n'agit directement que pendant une partie de sa course, et continue pendant le reste du temps à agir par sa seule force élastique. Il en résulta une plus grande régularité dans la marche du piston, et une plus grande somme de travail réalisé avec la même quantité de vapeur.

Puis vinrent les machines sans balancier, verticales ou horizontales, dont la bielle est actionnée directement par la tige du piston.

*
..

Après les *machines fixes* montées à demeure dans les endroits où elles doivent actionner, on a été conduit à construire des machines dites *locomobiles*, qui sont des machines assez légères

pour être facilement transportables d'un lieu à un autre, tout en présentant les conditions nécessaires de sécurité et de solidité. Ces machines sont placées sur des trains conduits par des attelages là où elles doivent servir. Ces *locomobiles* sont aujourd'hui, très répandues, et elles rendent de grands services dans les ateliers, dans les travaux agricoles, et dans les travaux de construction, où leur application constitue un des plus grands progrès réalisés dans l'art de bâtir.

*
**

Nous avons vu comment la première tentative de bateau à vapeur, faite par Papin en 1707 avait échoué à Minden, en Allemagne.

Les expériences se continuèrent dans les différents pays, mais la question ne pouvait être étudiée avec fruit qu'à la suite de l'invention par Watt, de la machine à double effet.

En 1783, un français, le Marquis de Jouffroy, qui avait consacré sa vie et sa fortune à des études et à des expériences, scientifiques, après plusieurs tentatives infructueuses, expérimenta un bateau à Lyon, sur la Saône. Plus de dix mille personnes assistèrent à l'expérience qui réussit tellement, que le marquis de Jouffroy crut pouvoir tirer parti de son invention. Il demanda au gouvernement le privilège exclusif d'exploiter, pendant trente ans, un service de transports à vapeur sur la Saône. Avant de lui accorder ce privilège on voulut qu'il vint à Paris *faire, à ses frais, les mêmes expériences qu'il avait faites à Lyon*. L'épuisement de ses ressources ne le lui permit pas, et, découragé, il finit par abandonner ses études qu'il avait poursuivies pendant plus de dix ans. Et c'est ainsi que la France perdit encore l'occasion de marcher la première dans la voie du progrès industriel. La réalisation pratique de l'idée devait revenir à l'Amérique, ou plutôt, partant de France, l'idée devait recevoir sa consécration pratique en Amérique. Fulton n'avait fait que s'emparer de l'idée de Papin, et perfectionner l'invention de Jouffroy. Si le gouvernement français s'était montré aussi généreux à l'égard de Jouffroy qu'il l'avait été d'abord à l'égard de Fulton, il est certain que la France aurait été la première à profiter d'une invention qui était sienne, puisqu'elle appartenait à l'un, ou plutôt à deux de ses enfants.

Faute de mieux, et nous pliant sous les circonstances que nous sommes bien obligés d'accepter, puisqu'elles traduisent des faits

réels et accomplis, je crois devoir donner un passage extrait d'un auteur contemporain :

« Avec leur territoire immense dont l'étendue surpassait l'Europe entière, avec leur population très-faible encore et disséminée sur tous les points, dépourvus de tout système de bonnes routes, et sillonnés par de grands fleuves, dont les rives couvertes de forêts épaisses étaient inaccessibles au halage, les Etats-Unis ne pouvaient s'accommoder des moyens de transports usités en Europe. L'essor du commerce menaçait donc de s'y trouver promptement arrêté par l'insuffisance des moyens de communication, soit avec l'intérieur, soit avec les autres parties du monde, par l'Océan. Les fleuves qui traversent ce vaste pays, la série de lacs immenses qui le bornent au nord, les plus vastes du monde entier, les golfes, les baies abritées et les détroits qui dessinent les côtes méridionales, auraient pu, sans doute, fournir des moyens peu coûteux de communication; mais, enfermés dans les terres et protégés contre l'action des vents, les golfes de l'Amérique et les bras de mer, libres du roulis de l'Océan, et ressemblant à des lacs paisibles, n'offrent qu'un moyen assez lent de navigation, par l'absence de cet élément auquel les voiles et les manœuvres d'un vaisseau doivent leur effet; et les bords vaseux des fleuves, les forêts qui les hérissent, rendaient impraticables, avons nous dit, les procédés du halage. En outre le gigantesque Mississipi, avec ses branches innombrables, du lac Supérieur au golfe du Mexique, est inaccessible, dans une grande partie de son cours, à toute espèce de navire à voiles ou à rames, en raison de la rapidité des courants. Il est donc facile de comprendre de quelle importance devait être pour l'Amérique, la navigation par la vapeur, qui, sur les fleuves, dispense de tout moyen de halage en triomphant de la rapidité des courants d'eau, et qui, sur les mers, n'ayant pas d'impulsion à demander aux vents, ni de retards à essuyer du calme, lutte heureusement, avançant toujours, même contre la tempête. »

Dès 1784, le gouvernement des Etats-Unis offrit un octroi de 30,000 acres de terres à celui qui trouverait le moyen de faire remonter économiquement les bateaux chargés contre le courant des rivières. La vapeur seule pouvait réaliser cette condition. Aussi, les essais pratiques commencèrent dès 1786, mais avec peu de succès d'abord.

Vers la fin de l'année 1786, Robert Fulton, né en Pensilvanie, arriva à Paris venant d'Angleterre où il s'était rendu afin de compléter son instruction, et d'où il était parti parce qu'il n'y avait pu faire adopter diverses inventions dont il était l'auteur. Il

demeura à Paris pendant quatre ans sans que ses démarches eussent plus de succès, et il se disposait à retourner en Amérique, quand il rencontra Robert Livingston, qui avait autrefois travaillé à la réalisation de l'idée pratique des bateaux à vapeur en Amérique, et qui remplissait alors une mission diplomatique auprès du gouvernement français. Ce dernier engagea Fulton à renoncer pour le moment à son projet de départ, pour s'occuper avec lui de la question des bateaux à vapeur. En vertu d'un arrangement intervenu entre les deux associés, Livingston devait fournir les fonds, et Fulton, faire les expériences. C'était au commencement de 1802.

Après avoir étudié profondément les expériences faites précédemment, pour se rendre compte des défauts qui les avaient fait échouer, défauts qui se rapportaient surtout à l'insuffisance de la force motrice et à la disposition vicieuse des appareils propulseurs, Fulton construisit un premier bateau qui, trop faible pour supporter le poids de la machine, se rompit et s'abîma dans la Seine. Un second bateau, beaucoup plus grand et plus solide, fut immédiatement mis en chantier, et le 9 avril 1803, en présence d'une foule considérable, et de plusieurs membres de l'Institut, Fulton, aidé seulement de trois hommes, fit sa première expérience fructueuse, et atteignit une vitesse de 5760 mètres, ou environ trois milles et demi à l'heure. Pour un privilège de 20 ans, le gouvernement des Etats-Unis avait autrefois exigé seulement 4800 mètres, ou trois milles. Voici ce que dit un témoin oculaire, à propos de cette expérience :

« A six heures du soir, Fulton, aidé seulement de trois personnes, mit en mouvement son bateau et deux autres attachés derrière, et pendant une heure et demie, il procura aux curieux le spectacle étrange d'un bateau *mu par des roues comme un chariot, ces roues armées de volants ou rames plates, mues elles-mêmes par une pompe à feu.* »

Le succès parut décisif à Fulton, et il s'adressa aux ministres de la guerre et de la marine pour obtenir une subvention afin de continuer ses expériences sur une plus grande échelle. Bien accueilli partout, il ne put rien obtenir, *parce qu'il n'y avait pas d'argent disponible.*

Il ne fut pas plus heureux auprès du Premier Consul, Bonaparte, à qui il avait demandé de soumettre son invention au jugement de l'Académie des Sciences, offrant d'en faire hommage à la France si elle était l'objet d'un rapport favorable. La demande de Fulton, présentée verbalement par M. Louis Costaz, président du Tribunal, provoqua la boutade suivante de la

part de Bonaparte : « Il y a dans toutes les grandes capitales de l'Europe, une foule d'aventuriers et d'hommes à projets, offrant à tous les souverains de prétendues découvertes qui n'existent que dans leur imagination. Ce sont autant de charlatans et d'imposteurs qui n'ont d'autre but que d'attraper de l'argent. Cet américain est du nombre, ne m'en parlez pas davantage. »

Ainsi se trouva encore perdue pour la France l'initiative de la mise en pratique d'une grande idée, conçue par Papin, poursuivie par Jouffroy, et réalisée par Fulton, qui se hâta de traverser l'Océan pour aller faire profiter son pays du fruit de son expérience.

On pouvait à bon droit regretter l'issue de cette affaire. Cependant il est facile, si non de la justifier complètement, au moins d'indiquer des causes qui expliquent le refus du Premier Consul : « D'abord, les esprits, éivrés par de récentes victoires, ne rêvaient que gloire militaire. En second lieu, l'expérience du 9 avril n'avait eu aucun retentissement ; on peut même dire que personne, à l'exception de Carnot et de Costaz, n'en avait compris l'importance, parce que la nécessité d'une navigation rapide ne se faisait pas encore sentir. *Enfin, et c'était là un obstacle d'une excessive gravité, le gouvernement français, qui, depuis longtemps préparait une descente en Angleterre, était assailli chaque jour par des propositions plus ou moins bizarres, et toujours irréalisables pour faire passer la Manche à une armée. Fulton lui-même, avait mis plusieurs fois sa bienveillance à contribution pour se livrer dans nos ports et à nos frais, à des essais de machines sous-marines qui n'avaient que très-imparfaitement produit les effets annoncés.* » Et cette dernière circonstance, sans aucun doute, avait été cause des dernières paroles de la boutade de Bonaparte.

D'ailleurs, Fulton n'avait entrepris ses recherches que dans le but d'en appliquer les résultats à son pays, et non content de profiter des découvertes faites précédemment en France, il semblait se figurer que la France serait assez généreuse, assez désintéressée, pour lui fournir l'argent qui lui était nécessaire pour compléter son travail : en un mot qu'elle tirerait les marrons du feu pour lui.

De retour en Amérique, Fulton et Livingston obtinrent de l'Etat de New-York le privilège exclusif pour vingt ans de la navigation à vapeur sur toutes les rivières de l'Etat, à la seule condition qu'ils produiraient, en deux ans, un bateau capable de parcourir 4 milles à l'heure contre le courant ordinaire de l'Hudson. Enfin le 11 août 1807, le bateau *Le Clermont* de 170 pieds de long sur 17 pieds de large, muni de roues de 17 pieds de

diamètre, mues par une machine de Watt de 18 chevaux, fut lancé dans la rivière de l'Est. Le 16, il remonta jusqu'à Albani, distant de New-York de 180 milles. Il fit le trajet d'aller en 32 heures, et de retour en 30 heures, soit une vitesse de près de 6 milles à l'heure, c'est-à-dire bien supérieure à celle exigée par la législature de l'Etat.

On croyait si peu au succès de l'entreprise, qu'on avait surnommé *Le Clermont*, *Follie-Fulton*, et que Fulton ne put trouver un seul passager pour monter à Albani. A son retour, il en rencontra deux, deux Français, le naturaliste André Michaux, et un officier, nommé Parmentier, qui retournaient en Europe après avoir accompli une mission scientifique pour le gouvernement français. Mais la dérision se changea bientôt en enthousiasme à la vue du succès obtenu, et les deux Français purent aller raconter dans leur pays ce qu'ils avaient vu.

Désormais le succès de Fulton était assuré, la navigation à vapeur était établie. Bientôt des compagnies puissantes se formèrent pour exploiter son invention, et en quelques années, les principales rivières des Etats-Unis furent sillonnées en tous sens par des bateaux à vapeur.

..*

Au Canada, le premier bateau à vapeur qui fut bâti et qui circula sur le St Laurent fut construit à Montréal par John Molson en 1809. Il reçut le nom de *Accommodation*. Parti de Montréal le 3 novembre à deux heures après-midi, il arriva à Québec, le 6 à huit heures du matin. Dix personnes avaient pris passage à bord, le prix du passage étant de huit piastres pour la descente, et de neuf piastres pour remonter. *L'Accommodation* avait 85 pieds de longueur, et était mue par une machine de quatre chevaux.

Jusqu'en 1815, la navigation à vapeur, qui se propageait rapidement dans tous les pays, n'avait été appliquée qu'à la navigation sur les cours d'eau. Mais cette année là, un premier navire, le *Rob-Boy*, de 90 tonneaux, fit heureusement la traversée de Greenock, sur la Clyde, Ecosse, à Belfast en Irlande. Mais l'événement la plus célèbre dans l'histoire de la navigation maritime à vapeur se passa en 1819, et étonna le monde par son audace, qui fut même taxée de témérité, à l'adresse de ceux qui en avaient entrepris de l'exécution ; un navire américain, *Le Savannah*, du port de 350 tonneaux, franchit l'Atlantique en vingt-six jours, de

New-York à Liverpool, puis continua sa route jusqu'à St-Petersbourg, pour revenir ensuite à son point de départ.

Si téméraire que l'on pût se croire en droit de qualifier cette aventure un peu risquée sans doute, au point de vue où la navigation à vapeur en était encore à cette époque, son succès fût le point de départ d'un progrès immense, et en 1825, un navire de 500 tonneaux actionné par deux machines de 60 chevaux chacune, et baptisé *l'Entreprise* partit de Falmouth le 16 août et arriva à Calcutta le 4 novembre suivant : « après une traversée heureuse de cent treize jours pendant lesquels il avait alternativement employé la voile et la vapeur. » La distance parcourue avait été d'environ 6000 lieues ou 18000 milles.

Ce succès inoui, suivi d'un succès tout aussi brillant, obtenu par un navire hollandais qui, parti d'Amsterdam pour la colonie hollandaise de Curaçoo, dans les Antilles, actionné aussi alternativement, suivant les circonstances les plus favorables, à l'aide de la vapeur ou des voiles, imprima un élan inoui, à la navigation à vapeur ; je pourrais même dire une fièvre d'invention, et une envie extraordinaire d'aventures.

..

Si j'ai cru devoir m'étendre longuement sur les débuts de la navigation à vapeur ; si j'ai pu ennuyer quelque peu mes lecteurs avec des détails trop prolongés, la cause en est surtout à l'importance du sujet, et au désir que j'avais de donner un aide-mémoire aux abonnés de la *Revue Canadienne*. Les événements que j'ai rapportés sont déjà bien loin de nous et beaucoup d'entre nous n'en ont pas été témoin, ce dont je crois devoir les féliciter. J'abrègerai maintenant. Les derniers perfectionnements de la navigation maritime à vapeur se ramènent à deux grands points : la construction des navires en fer et l'actionnement par *l'hélice* dont l'idée première remonte à Archimède qui vivait près de 300 ans avant notre ère, c'est-à-dire il y a plus de 2000 ans.

Je m'arrête là. Il y a à peine cent ans, Watt finissait ses travaux, et depuis, que de pas immenses ont été franchis.

J'en voulais venir à cette conclusion, c'est que si quelqu'un avait prédit il y a cent ans, que tous les fleuves, toutes les mers, toutes les terres seraient parcourues par des machines à vapeur sifflant et soufflant la civilisation et le mouvement partout, aucun citoyen du monde n'aurait cru que cela pût se réaliser.

..

Cependant, la question sur les machines à vapeur, que j'ai entrepris de traiter, je ne l'ai pas finie. Il me resterait à parler des chemins de fer. Je le ferai le plus brièvement possible dans un autre article, d'autant plus qu'il n'y aura plus lieu pour moi de m'occuper des machines à vapeur dans leur essence primitive mais de parler tout simplement des résultats acquis, des progrès réalisés.

..

Comme distraction à ceux qui voudront bien me lire, je reproduis le fait suivant, que j'ai trouvé dans le *Journal de Bruxelles*.

..

De nouvelles expériences de téléphone viennent d'avoir lieu en Belgique, entre Ostende et Arlon, c'est à dire entre les deux points extrêmes du pays.

Ces expériences, écrit le *Journal de Bruxelles*, ont été concluantes. C'est pendant la nuit de samedi à dimanche, de minuit à trois heures du matin, qu'elles ont eu lieu.

Dès le début, la sensibilité du microphone fut constatée : le poste téléphonique d'Arlon attaqua celui d'Ostende par surprise, c'est à dire sans l'avoir prévenu télégraphiquement comme cela se fait en semblable circonstance, et quinze minutes avant l'heure convenue.

Bien qu'il n'y eut personne à l'appareil, le poste d'Ostende put répondre à l'attaque ; quelqu'un se trouvait par hasard à proximité de la salle dans laquelle l'appareil était placé et avait entendu l'appel bien connu des téléphonistes : Allo ! Allo !

Dès ce moment, la conversation fut suivie entre Ostende et Arlon avec autant de facilité qu'entre deux personnes se trouvant à côté l'une de l'autre. La voix était claire, sonore, et permettait de reconnaître l'opérateur d'Arlon.

Nous ne retracerons pas tout ce qui s'est passé pendant deux ou trois heures qu'ont duré ces expériences intéressantes ; nous nous contenterons de signaler quelques faits.

Au cours de la conversation, l'opérateur d'Ostende dit à celui d'Arlon : J'entends la locomotive qui siffle dans la gare, le train part, n'est-ce pas ?

— En effet, répond-on, le train part.

— Il y a plusieurs personnes dans le bureau d'Arlon, je les entends rire.

— Vraiment ! c'est exact.

— Je viens de siffler ; m'avez-vous entendu ?

— Parfaitement.

— Voulez-vous siffler à votre tour ?

— Je ne sais pas siffler.

— Ne riez donc pas ainsi. Si vous ne pouvez pas siffler, chantez.

— Je veux bien.

Et l'on entend immédiatement, comme si c'était dans la place à côté :

Au clair de la lune
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot.

Ma chandelle est morte
Je n'ai plus de feu,
Ouvre moi la porte
Pour l'amour de Dieu.

Je n'ouvre point ma porte à un pâtissier
Qui porte la lune dans son tablier.

OCT. CUISSET.

HYMNE NATIONAL ⁽¹⁾
POUR LA
FETE DES CANADIENS FRANÇAIS.

O cieux, en ce grand jour soyez purs et limpides ;
Soleil, parais dans ta splendeur.
Flots du fleuve géant, unis aux Laurentides
Chantez un hymne de bonheur.

Arquebuses tonnez ; par vos éclats sublimes
Réveillez les anciens échos ;
Rappelez Carillon : les guerriers magnanimes
Tressailleront dans leurs tombeaux.

Pavillons, déroulez les couleurs de la France
Aux yeux des Canadiens joyeux.
Oh ! que pas une voix ne soit dans le silence :
Chantez, oiseaux mélodieux.

Passez devant nos yeux, héros de notre histoire,
Nous vous évoquons en ce jour :
Passez devant nos yeux : pour chanter votre gloire
On s'unit de cœur et d'amour.

Je t'aperçois d'abord, homme à la foi vivace,
Au regard sûr et pénétrant,
Auprès du grand Colomb tu vas prendre une place,
Cartier, vainqueur de l'Océan.

(1) Cette pièce a obtenu une mention honorable au Concours de Poésie de l'Université Laval, en 1869, et elle est publiée avec la permission spéciale du Conseil de la Faculté des Arts.

Qui vient troubler mes flots ? quel est ce téméraire ?
 A murmuré le Saint-Laurent.
 Toi, lisant l'avenir, tu plantais sur la terre
 La croix auprès du drapeau blanc.

O Champlain, ton aspect m'attendrit et m'attache :
 L'œil jaloux de tes ennemis
 Sur ton front noble et doux en vain cherche une tache ;
 Ta gloire a la blancheur du lis.

Qui ne t'aimerait pas pour ta noble vaillance,
 Montcalm, modèle des guerriers ?
 Emule de Bayard, tu tombas pour la France
 Comme lui couvert de lauriers.

Et toi, Léonidas des nouveaux Thermopyles,
 Vainqueur à nul autre pareil,
 Tu ne réclames pas nos louanges stériles :
 Ton nom a l'éclat du soleil.

Respect, honneur à vous, immortelles figures
 De Plessis, Brébeuf et Laval !
 Nous vous devons la foi, nos mœurs simples et pures ;
 C'est votre titre, il est royal.

Et cependant c'est nous, descendants de ces braves,
 Héritiers d'un sang de martyr,
 C'est nous qu'un étranger un jour chargea d'entraves,
 Et nous disant : il faut mourir !

Nous mourir ! mais ce sang des héros dans nos veines
 Depuis quand donc s'est-il flétri ?
 Un peuple uni meurt-il ? Cessez des luttes vaines,
 Car l'avenir nous a souri.

De beaux jours vont briller pour toi, douce patrie,
 De beaux jours où ton drapeau blanc,
 Comme le vieux drapeau de ta mère chérie,
 Sera l'honneur d'un Continent.

L'ABBE N. CARON.

REVUE POLITIQUE

La session de la législature provinciale s'est terminée le dix de ce mois. Cette session a été plus longue qu'à l'ordinaire, grâce à la multiplicité des votes de non-confiance proposés par l'opposition. Elle a été surtout remarquable par les discussions vives et acerbes entre les députés. Ces discussions qui présentaient un caractère d'acrimonie très prononcé, ont toujours roulé sur des personnalités. C'est là un grand tort. Restons dans le domaine de la politique et ne sortons pas de là. Nous aurons ainsi moins de haine entre hommes politiques qui ne partagent pas les mêmes vues. Le bien du pays avant tout.

Dans le comté de Vaudreuil M. Lapointe a été élu par acclamation. Jusqu'à la fin on avait cru que M. Archambault se présenterait de nouveau, mais il n'en a rien été, et M. Lapointe est entré sans coup férir.

On se rappelle que l'élection de M. Archambault avait été contestée par M. le docteur Emery Lalonde, l'année dernière. Un jugement rendu depuis peu a annulé cette élection et c'est ce qui donnait lieu à une nouvelle élection dans le comté de Vaudreuil. Quant à la raison pour laquelle M. Archambault a abandonné la lutte, elle n'est pas connue.

*
*
*

Les-travaux de la commission royale chargée de s'enquérir de l'accusation portée par M. Mercier contre l'honorable M. Mousseau aujourd'hui juge de la cour supérieure, n'ont pas

dépassé jusqu'ici la période des procédures préliminaires. On sait que l'honorable M. Mousseau est accusé d'avoir indûment favorisé MM. Charlebois et Cie, soumissionnaires pour les travaux du palais législatif à Québec, et d'avoir reçu de M. Charlebois pour prix de ses faveurs, le tiers d'une somme de \$10,000 payée à M. Jean de Beaufort.

Un comité de la chambre avait été nommé pour faire cette enquête, mais comme la fin prochaine de la session ne permettait pas à ce comité de s'acquitter de cette tâche, une loi spéciale l'a converti en commission royale. Les membres de la commission sont : l'honorable M. Joly, MM. Desjardins, Asselin, Nantel et Robidoux. M. Desjardins, député de Montmorency, a été nommé président.

Le seul résultat intéressant des travaux de la commission, jusqu'à ce jour, a été la production du dossier dans l'affaire Mathieu vs Charlebois, qui a mis le public sur la piste de ce scandale, et d'une série de lettres assez compromettantes adressées par divers personnages politiques à M. de Beaufort.

M. Mousseau a comparu devant la commission et y est représenté par MM. Lacoste et Cie, avocats; M. J. G. H. Bergeron, député fédéral de Beauharnois, aussi accusé par M. Mercier, conteste la juridiction de la commission

Les choses en sont là.

..

Le cinquantenaire de la Saint Jean-Baptiste a été célébré à Montréal avec un éclat inaccoutumé. De toutes les parties des Etats-Unis et du Canada des milliers de personnes étaient accourues pour assister à cette splendide démonstration nationale. Nos compatriotes émigrés sont venus retremper leur patriotisme et prouver par leur présence au milieu de nous qu'à la voix de la Patrie ils ne savent pas reculer, et que si la providence les a dispersés sur un autre continent, ils n'en restent pas moins attachés à la foi de leurs pères, cette foi inébranlable qui fait la force de notre nationalité et qui est la grande sauvegarde de nos intérêts. Ces fortes démonstrations sont comme des foyers de lumières

qui répandent au loin leurs rayons bienfaisants. Le peuple qui voit défiler, sous ses yeux, tous les grands souvenirs qui se rattachent à son passé, toute cette glorieuse épopée que nos pères ont écrite avec leur sang, saisit mieux la portée de ces événements, la grandeur des faits qui s'y rapportent, et comprend que le patriotisme n'est pas un vain mot, mais bien la véritable force d'une nation. Un peuple sans patriotisme c'est un navire sans voile qui tôt ou tard deviendra le jouet des flots et des vents.

Cette fête du cinquantenaire marquera dans notre histoire nationale, tant pour les heureux souvenirs qu'elle laissera dans l'esprit du peuple que par les grandes idées qu'elle a mises en pratique. Grâce aux efforts de nos dévoués citoyens, le projet de bâtir un édifice national sera bientôt réalisé. Nous ne saurions trop féliciter les promoteurs de cette entreprise et nous souhaitons de tout notre cœur que ce projet ait sa plus prompte réalisation.

..

Le candidat républicain a été proclamé aux Etats-Unis. A la grande convention nationale de Chicago, tandis qu'il avait fallu sept tours de scrutin pour nommer M. Hayes en 1876 et 36 pour nommer M. Garfield en 1880, quatre tours ont suffi pour proclamer M. Blaine. Faut-il conclure de là que M. Blaine jouit d'une grande popularité aux Etats-Unis? Il semblerait juste qu'on en tirât cette conséquence. Mais c'est tout-à-fait le contraire qui est arrivé. A peine sortait-il vainqueur du quatrième tour de scrutin que de suite une réprobation générale s'éleva contre lui du sein des Etats-Unis et du parti même qui lui avait donné son appui. Cette manifestation hostile à M. Blaine s'explique d'ailleurs par sa conduite antécédente.

Le *Times* de New-York publiait un long article dernièrement dans lequel il proposait ni plus ni moins de rejeter la nomination de M. Blaine pour deux raisons, « le caractère équivoque de l'homme et son hostilité connue au principe vital de la réforme administrative. » Quoiqu'il en soit de cette réprobation qui s'élève contre Blaine de toutes les parties du pays et du sein même de

la presse il n'en reste pas moins le candidat des républicains et par cela même a toutes les chances de s'asseoir sur le fauteuil de la présidence.

..

Le consui général du Brésil, M. W. Darley Bentley nous annonce le changement du ministère Brésilien. Voici les noms des nouveaux ministres :

Sénateur Mauvel Pinton de Sonzas Dautas, premier et secrétaire de l'Empire.

Amiral Delannare, ministre de la Marine.

Sénateur Franco de Sà, ministre de la Justice.

Anto Carneiro de Rocha, ministre de l'Agriculture.

João da Motta Machado, ministre des Finances.

Cardido de Oliveira, ministre de la Guerre.

Francisco Pereira Sodré, ministre des Affaires Etrangères.

..

La situation au Soudan est presque toujours la même. Une des dernières dépêches reçue de Londres annonçait officiellement que Berber était tombée aux mains des ennemis. La prise de cette place a été suivie de massacres qui ne souffrent pas de discription. Il suffit de connaître le fanatisme qui anime les rebelles pour se faire une idée de leur cruauté.

Après plusieurs pourparlers entre l'Angleterre et les Puissances au sujet de cette fameuse conférence égyptienne depuis si longtemps projetée, on en est venu définitivement à une entente, du moins en apparence, et la prochaine réunion des diplomates délégués par les puissances intéressées, se tiendra à Londres le 28 de juin prochain. On semble redouter l'Angleterre, aussi les puissances sont-elles sur leurs gardes et paraissent décidément résolues de sauvegarder leurs intérêts respectifs.

A quoi aboutira cette conférence ? Voilà ce que l'avenir nous dira. Dans tous les cas, de tous côtés on redoute des complications et nous ne craignons pas de dire que la question du jour,

c'est la question du Soudan. Plut à Dieu qu'elle ne soit pas le prélude d'un conflit européen.

Quant au général Gordon il fait triste figure aujourd'hui, et les nouvelles les plus contradictoires nous arrivent sur son compte. On allait jusqu'à annoncer qu'il avait quitté Khartoum et qu'il descendait le fleuve pour s'en revenir. Que la chose soit vraie ou non, il n'en est pas moins évident que son prestige a tout disparu et que sa conduite plus qu'équivoque est loin d'en faire un héros.

..

Une dépêche reçue le 21 au consulat-général de Hollande annonce la mort du prince d'Orange, seul fils survivant du roi de Hollande. Il n'était âgé que de trente-trois ans. La seule héritière qui reste désormais au roi Guillaume III est une petite fille de trois ans, née de son second mariage avec la princesse de Waldeck-Pyrmont. On voit de suite par la présente situation que la Prusse a dû déjà jeter l'œil sur la Hollande.

De fait on soutient en Prusse qu'à défaut d'enfants mâles la succession doit revenir à la famille de Nassau. Le duc de Nassau a été dépossédé de son duché en 1866. Il a une fille et il a formé le projet de la marier au prince héritier du grand duché de Bade qui est par sa mère le petit fils de l'Empereur Guillaume. Comme on le voit la petite fille apporterait en dot ses prétendus droits sur la Hollande.

De son côté le roi Guillaume allant à l'encontre de ce projet, aurait, dit une dépêche, fiancé sa fille, âgée de trois ans avec le prince Beudoin, fils du comte de Flandre et futur roi des Belges. Il voudrait même la faire reconnaître légitimement comme son héritière, mais Bismark n'est pas mort, et il ne verra pas probablement du même œil que le roi Guillaume la reconnaissance de cette héritière.

..

Les libéraux en Belgique sont écrasés. Les catholiques viennent de leur faire subir une défaite qui les relèguent dans

l'ombre pour longtemps. Dans tous les grands centres, en dépit de leurs efforts pour ressaisir le pouvoir qui leur échappait, les dernières élections ont donné aux catholiques une majorité qui va leur permettre de délivrer la Belgique du joug du libéralisme et du rôle infame que celui-ci lui fait jouer depuis qu'il tient les rênes du gouvernement. M. Manou, un catholique sincère, a été appelé à former le nouveau ministère.

Le sénat Belge qui, en grande partie, était composé de libéraux, a été dissous et les nouvelles élections pour le réorganiser auront lieu le huit juillet prochain. Nous avons tous lieu de croire que le succès se maintiendra pour les catholiques, et qu'au sénat comme à la chambre des députés, ils entreront avec une forte majorité.

..

Il est bien vrai qu'un traité a été signé entre la France et la Chine, par lequel la Chine garantissait à la France le protectorat sur tout l'Annam avec le privilège exclusif pour celle-ci de faire le commerce. La France avait déjà même retiré une grande partie de ses troupes du Tonquin dans la certitude que la paix était définitivement réglée entre les deux puissances. Mais voilà que des nouvelles alarmantes nous arrivent du Tonquin, les chinois auraient ni plus ni moins, contrairement aux clauses du traité, attaqué les français près de Langson, en en tuant et en blessant un grand nombre. Cette conduite de la part des chinois peut entraîner pour leur pays de graves conséquences. Le ministère de la guerre à Paris a même donné ordre de faire partir immédiatement deux transports pour le Tonquin avec douze cents hommes de troupe. La Chine va bientôt apprendre, à ses dépens, à se jouer ainsi des traités. Ce n'est pas la première fois d'ailleurs qu'elle donne des preuves de sa mauvaise foi.

..

Depuis la rentrée des chambres françaises les députés ont donné des nouvelles preuves de leur impiété et de leur haine

contre l'église catholique. La loi du recrutement, la loi du divorce sont là pour prouver jusqu'à quel point ils poussent le fanatisme. Pauvre France si sa politique extérieure remporte des grands avantages, il n'en est pas de même de sa politique à l'intérieur. Le projet de loi de M. Naquet, sur le divorce après avoir été, une première fois, adopté à une majorité de 40 voix, a été adopté en première lecture au sénat.

Au nom des catholiques conservateurs M. Lucien Brun a fait entendre une éloquente et fière protestation contre ce nouvel attentat de la législation révolutionnaire contre la famille et la religion. Les droits de la famille sont désormais méconnus. Du moment qu'on enlève au mariage son caractère indissoluble, les liens sacrés qui unissaient le mari et l'épouse sont maintenant rompus. Le divorce est une des plaies de la société. Mais quand il s'agit de porter atteinte au catholicisme, quand il s'agit de propager les idées révolutionnaires, et de jeter la France dans l'abîme du socialisme, nos députés français, qui subissent presque tous la pernicieuse influence de la Franc-Maçonnerie, ne savent reculer devant rien et l'on peut dire aujourd'hui, sans crainte d'être contredit, que le cri de ralliement de la majorité des chambres est ce mot terrible de Gambetta qui résume tout le programme des révolutionnaires du jour. « Le Cléricalisme ! voilà l'ennemi. »

..

Le choléra a fait son apparition à Toulon et à Marseilles. Ce terrible fléau a été, dit on, importé d'Asie par les officiers de la Marine Française. Il y a eu déjà un grand nombre de décès dans ces deux villes et l'hôpital de la Marine de Toulon est rempli de patients. Cette apparition subite du choléra a jeté la terreur dans toute l'Europe et l'Amérique. De tous côtés on prend des mesures pour le prévenir. L'Italie, l'Espagne, les Etats-Unis, le Canada etc, mettent en quarantaine tous les vaisseaux venant des ports de France et d'Angleterre. En Espagne on va jusqu'à accuser l'Angleterre de ne pas prendre assez de précaution contre le

fléau, et tous les vaisseaux arrivant dans ses ports sont soumis à une stricte quarantaine.

Sa Sainteté Léon XIII a donné ordre à tous les prêtres des districts infectés du choléra de demeurer à leur poste. Il a placé un fonds à la disposition des évêques dans le cas de nécessité. On applaudit toujours les généraux qui exposent leur vie sur le champ de bataille pour la plus grande gloire de la patrie et l'on se tait sur ses sublimes enfants du Christ qui font le sacrifice complet de leur vie, qui affrontent, le sourire aux lèvres, le plus dangereux des fléaux, pour donner leurs soins aux pauvres infectés. Pour le général qui va mourir, le trépas est le passage à la postérité ; il meurt et le pays reconnaissant le couvre de lauriers et porte son nom jusqu'aux nues. Le prêtre, lui, ce modeste général de l'armée des pauvres et des malheureux accomplit son œuvre dans le silence, sa sublime mission est ignorée ou du moins semble l'être, et quand il a succombé sous le fardeau de sa tâche, en donnant jusqu'à la dernière goutte de son sang pour secourir ses frères, il s'endort dans le seigneur et c'est à peine si une humble croix vient marquer la place où repose ce vaillant soldat et intrépide missionnaire. Que nos impies qui aujourd'hui gouvernent la France ouvrent les yeux, et il s'apercevront qu'elle œuvre anti-patriotique ils accomplissent en chassant le prêtre de son foyer.

A. G. L. DESAULNIERS.